

127. G. 145

LE DRAPIER DES HALLES,

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES,

Par MM. ANICET-BOURGEOIS et LOCKROT,

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre des Folies-Dramatiques,
le 6 janvier 1837.

PRIX : HUIT SOUS.



PARIS,

MORAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

au Cabinet de Lecture,

RUÉ DU FAUBOURG SAINT-MARTIN, N° 43,

AU COIN DU PASSAGE DE L'INDUSTRIE.

1837.

PERSONNAGES.

LE DUC DE BEAUFORT,
LE COMTE d'EPERNAY,
BARDOU, marchand drapier,
CLAUDE BOUGINET, neveu de Bardou,
FATOCHE, beau-frère de Bardou,
JOSEPH, valet du comte d'Epernay,
GODARD, charbonnier,
1^{er} SYNDIC,
2^e SYNDIC,
3^e SYNDIC,
4^e SYNDIC,
M^{me} BARDOU,
MARGUERITE, fille de Bardou,
GOTON, bouquetière,
MARIE JEANNE, id.,
Bourgeois et bourgeoises, etc.

ACTEURS.

MM. SAINT-MAR.
JULES JOTEAU.
NEUVILLE.
PALAMBAU.
MILET.
BELMONT.
DUPRÉ.
HUBERT.
DESQUEL.
LEPRINTRE.
ARNOLD.
M^{me} DELILLE.
ANAÏS HENRY.
ERNESTINE.
JENNY.

La scène se passe dans la boutique de M. Bardou, en 1849.

Vu au ministère :
Pour le chef de la division des beaux-arts,
Le chef du bureau des théâtres,
Jules DE WAILLY.

Imp. de J.-R. MUVRAU, passage du Caire, 54.

LE DRAPIER DES HALLES

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES.

ACTE I.

La boutique de Bardou, ouvrant au fond sur la halle. — Comptoirs, tablettes, etc. — A droite du spectateur un escalier tournant conduisant aux appartemens. — A droite, au second plan, une porte ouvrant sur une allée — Le fond de la boutique vitrée laisse voir un fond de halle.

SCENE I.

MAD. BARDOU, D'EPERNAY, MARGUERITE, Femme du peuple, puis GOTTON.

Madame Bardou, dans le comptoir, aune des étoffes — D'Epérnay, vis-à-vis, a le coude appuyé sur le comptoir et regarde Marguerite assise près du châssis vitré, qui brode. — Madame Bardou est occupée à servir plusieurs femmes.

LES FEMMES. Allons donc, Madame Bardou, allons donc !..

MAD. BARDOU. Une minute, mesdames, une minute, je suis seule au magasin ; je ne peux pas suffire à tout... faites excuse, monsieur le comte, je suis à vous tout-à-l'heure... si vous aviez voulu entrer dans le cabinet de M. Bardou ?

LE COMTE. Ne vous tourmentez pas, ma bonne madame Bardou, je ne suis pas pressé ; et mademoiselle Marguerite pourrait, après tout, recevoir ma commande.

MAD. BARDOU. Marguerite, montre toujours des échantillons à M. le comte d'Epérnay ?

MARGUERITE. Oui, ma mère.

Elle se lève et présente à d'Epérnay quelques balles ouvertes.
GOTTON, au dehors. Place !.. Place !..

LES FEMMES. Qu'est-ce qui fait donc tout ce train-là ?

GOTTON. Gare !.. que je passe !

UNE FEMME. C'est Gotton !

Elle entre en bousculant tout le monde.

GOTTON. Oui, ma chère, Gotton la bouquetière, et qui, sans vous déplaire, passera la première.

D'EPERNAY, riant. A l'harmonie du langage, on reconnaît la halle.

GOTTON. C'est vrai que j'en suis, bel ami!.. ah! ca, maman Bardou, je veux un casaquin pour les jours de r'quinquin... je regarde pas à la monnaie... c'est pas moi qui paye.

MAD. BARDOU. Qu'est-ce qu'il vous faut?

GOTTON. Du beau, soldez-vous d'abord, voilà de l'or qui me vient de mon beau duc de Beaufort.

D'EPERNAY. De mon cousin?

GOTTON. De sa main, mon malin.. v'la ce que c'est que d'être marraine.

TOUTES. Marraine?

D'EPERNAY. Marraine?

GOTTON. Ça vous fait de la peine?

D'EPERNAY. Nullement.

GOTTON. V'la l'événement... monsieur de Beaufort nous est venu voir ce matin... il avait l'air chagrin, not' Benjamin... et nous savions qu'il était mal avec la reine et le cardinal... et ça parce qu'il ne veut pas qu'on nous fasse du tort... car il aime le peuple, notre Beaufort.... il nous défend des taxes, contributions et autres vexations, aussi quand nous l'avons aperçu, c'était à qui crierait plus fort... vive Beaufort! alors il nous a dit, en soupirant, qu'il s'en retournait dans son gouvernement, vu qu'on lui rognait grandement ses appointemens de prince du sang... sur le coup, Mlle Couchy, la grosse fruitière, se lève la première et lui dit d'une voix claire: Beau prince, tu n'iras pas dans ta province... t'as pas d'argent.... t'en faut un supplément, tu l'auras, sur le champ... nous t'assurons de ce moment 40,000 livres d'appointemens.. et ça sur le pavé des halles, qui vaut bien celui du Palais-Royal... Toutes les commères crièrent: Oui... oui... puis, chacune de se jeter sur notre ami... et et d'en embrasser ce qu'elle pouvait attrapper.... et lui de se laisser faire et de dire, en pleurant: Vous voulez donc que je sois votre enfant... Notre enfant, que je répons, non, ma foi, mais notre roi...

D'EPERNAY. Beaufort... roi des halles!

GOTTON. C'est déjà pas si mal... et lui qu'a pas de fierté, n'a pas fait le dégoûté... C'est dit; ma petite marraine..., Roi des halles! voilà mon nom, et j'en serai digne. Sacré nom!... v'la la chose... Ous qu'est mon casaquin?

MAD. BARDOU. Le voilà!.. c'est du beau.

GOTTON. C'est ce qu'il me faut... je ne serai pas la seule qui fera honneur à mon filleul!... Adieu, mère Bardou, bien des choses à votre époux!...

Elle sort en bousculant tout le monde.

SCENE II.

Les mêmes, *excepté* GOTTON.

D'EPERNAY. Beaufort roi des balles !... voilà une folie qui ne fera pas rire tout le monde à la cour !

Mme Bardou a servi tout le monde, la boutique demeure vide.

MAD. BARDOU. Enfin, je vas respirer un peu... décidément je n'y peux plus tenir... et si M. Bardou continue de me mettre comme ça la maison sur les bras, je la laisserai tomber.

D'EPERNAY. En effet, votre mari n'est jamais chez lui... que fait-il donc ?

MAD. BARDOU. Ne m'en parlez pas, M. le comte, depuis qu'il s'est mêlé d'être frondeur et de s'occuper des affaires d'état, il ne pense plus aux siennes. Aussi, la maison va Dieu sait comme. Depuis ce matin, par exemple, au lieu d'être à sa boutique, M. Bardou est à l'Hôtel-de-Ville.

D'EPERNAY. Ah ! il fait partie de l'assemblée des rentiers... écoutez donc... ces pauvres diables sont furieux contre le surintendant des finances, Démery, qui s'avise de détourner au profit de la cour le revenu des Gabelles affecté au paiement des rentes sur l'Hôtel-de-Ville... Or, comme le prévôt des marchands et les échevins, par égard pour la reine et le cardinal, ne prennent pas assez chaudement leurs intérêts, ils veulent élire des syndics, ils ont raison...

MAD. BARDOU. D'accord... mais M. Bardou n'a que faire dans tout ça, il devrait plutôt s'occuper d'établir sa fille.

D'EPERNAY. Est-ce que vous pensez à marier mademoiselle ?

MAD. BARDOU. Sans doute; mais quand nous serons tranquilles; ce qui ne tardera pas, j'espère.... nos bourgeois, nos rentiers, ça crie bien fort... mais voilà tout... Comme dit M. le cardinal Mazarin : Ils crient, mais ils payent... et nous payerons, monseigneur, car les révolutions, voyez-vous, ça commence toujours par une taxe et ça finit par deux impôts.

MARGUERITE. Monseigneur, ce velours violet est-il de votre goût ?

D'EPERNAY. Oui, gardez-moi cette pièce.... (*Lui tenant la main.*) La jolie main ! heureux celui qui l'obtiendra... Ah ! ça, il est donc choisi ?

MAD. BARDOU. A peu-près, monseigneur... C'est Claude Bouginet, mon neveu, bon garçon, gai, spirituel et malin, à lui seul, comme toute la Basoche ensemble; et ce n'est pour tant qu'un garçon apothicaire.

D'EPERNAY. Un apothicaire!... et mademoiselle ne repousse pas les vœux de M. Bouginet?

MARGUERITE, *baissant les yeux*. Non, M. le comte.

D'EPERNAY. J'avais espéré pour vous un meilleur avenir... vrai... vous méritiez mieux... Mme Bardou, dites à votre mari d'arrêter mon compte.... je viendrai dans la journée régler avec lui.

MAD. BARDOU. Ah! mon Dieu, on dit que la plupart des seigneurs de la cour quittent Paris, est-ce que vous allez nous abandonner aussi?

D'EPERNAY. Du tout; je suis frondeur, moi, et des plus chauds, vous le savez; loin de vous retirer ma clientèle, je vous promets celle de sa majesté....

MAD. BARDOU. De sa majesté?

D'EPERNAY. Le roi des Halles.... du duc de Beaufort, mon cher cousin.... sans adieu! ma bonne madame Bardou, au revoir, Mlle Marguerite, vous n'êtes pas encore madame Bouginet, n'est-ce pas?

Il sort

SCENE III.

MAD. BARDOU, MARGUERITE.

MAD. BARDOU, *qui a reconduit d'Epervay jusqu'à la rue*. Eh bien! vois un peu si M. Bardou rentrera... ah! je ne te souhaite pas un mari comme ton père.

MARGUERITE. Que dites-vous là?

MAD. BARDOU. Oui... il est bon homme, au fond... avec son air despote, il n'a pas de volonté; mais il est tracassier, contraignant, et tatillon, tatillon comme une vieille femme... il me fait mourir à coups d'épingle.... puis à la moindre querelle, il me jette à la tête ce refrain qui me rend folle de colère: *Feue madame Bardou n'aurait pas dit ci... feue madame Bardou n'aurait pas dit ça.... Chère enfant, reste fille toute ta vie, plutôt que d'épouser un veuf... ah! ça, mais c'était donc un phénix que ta mère?*

MARGUERITE. Je l'ai peu connue... j'étais si jeune quand elle nous fut enlevée.

MAD. BARDOU. C'est vrai, mais ce n'est pas tout encore que le souvenir de la défunte; je ne dis pas ça pour t'affliger, ma petite chérie; il faut que je souffre ici toute sa famille... et il y a là-dedans un beau-frère, M. Patoche qui vient dîner tous les dimanches et fêtes inscrits sur le calendrier.... Il n'en oublie aucun, celui-là... à la moindre occasion... sous le plus petit pré-

texte, on le voit arriver, pour se mettre à table... oh ! c'est lui qui est ma bête noire. Egoïste, envieux du bien d'autrui... mauvais marchand de bric à brac au pont St-Michel, il ne rêve que trouble et émeute.... et au moindre rassemblement, il s'en va criant partout : fermez vos boutiques ! lui qui tient la sienne en plein vent... je crois bien.... ça fait ses affaires.... Eh bien ! ton père préfère tous ces gens-là à mon petit Claude qui est si gentil, si galant... N'est-ce pas que tu l'aimes bien, toi, mon petit Bouginet ?

MARGUERITE. Elevée avec lui, je l'ai d'abord chéri comme un frère...

MAD. BARDOU. Oui, c'est toujours comme ça que ça commence.... ma première inclination a été pour.... (*Se reprenant.*) Hum !.. qui est-ce qui court la-bas ?

MARGUERITE, regardant au fond. C'est lui.... c'est Bouginet,

MAD. BARDOU, sur le seuil de la porte. Je disais aussi, nous ne l'avions pas vu de la journée... Eh bien ! Bouginet, tu n'entres pas.

SCÈNE IV.

Les mêmes, **BOUGINET,** à la porte.

BOUGINET. Bonjour, ma tante, bonjour, Marguerite, c'est tout ce que j'ai le temps de vous dire.

MAD. BARDOU, le retenant. Attends donc !... qu'est-ce qui te presse ?

BOUGINET. Ah ! lâchez moi, ma tante, lâchez moi... il y va de ma place.... mon patron absent depuis une semaine arrive aujourd'hui... comme j'avais à courir pour une affaire importante et que j'étais seul à l'établissement, j'ai fermé la boutique ; et vous concevez que le patron serait peu flatté de se trouver à la porte.

MARGUERITE. Laissez-le partir, maman, on le gronderait.

MAD. BARDOU. A-t-on jamais vu fermer sa boutique à l'heure qu'il est ?

BOUGINET. J'avais une affaire, vous dis-je, qui avancera peut-être mon mariage.... et pour ça, j'aurais mis le feu aux quatre coins de la pharmacie... Adieu !

MAD. BARDOU. As-tu vu ton oncle ?

BOUGINET. Oui.... il est sur mes talons.... je l'ai laissé à la place du Châtelet.... c'est même pour lui que.... Enfin je vous conterai cela tantôt.... ah ! Marguerite, voilà des prâlines... et vous, ma tante, du jujube pour votre rhume... elle est toujours enrhumée, ma tante... je me sauve...

Il sort.

SCÈNE V.

MAD. BARDOU, MARGUERITE, puis BARDOU.

MAD. BARDOU. Comme il court ! comme il court ! est-il leste, hein !

MARGUERITE. Il va se faire mal !

MAD. BARDOU, regardant de l'autre côté. Ah ! enfin, voilà mon mari... il ne se dépêche pas lui !... il n'attrapera pas une fluxion de poitrine.

BARDOU, entrant. Bonjour, tout le monde !

MARGUERITE, courant l'embrasser. Mon père !

BARDOU. Bonjour, mon enfant ! madame Bardou, je suis votre très humble...

MAD. BARDOU. Ce n'est pas malheureux.. à l'heure qu'il est !

BARDOU. Embrasse-moi d'abord, chère amie, puis, tu me gronderas, si tu veux.... embrasse-moi deux fois... la nouvelle que je t'apporte vaut ça.

MARGUERITE. Donnez-moi votre chapeau, mon père !

BARDOU. Du tout.... du tout, mon enfant.... (*A sa femme.*) Range ça, ma mère !

MAD. BARDOU. Vous avez peur que ça soit trop lourd pour elle, n'est-ce pas ?

BARDOU, à Marguerite qui lui essuie le front. J'ai bien chaud, hein !... il y avait une foule dans cet Hôtel-de-Ville. Tous les rentiers étaient là... et avec des mines... ces pauvres rentiers, ils ont toujours mauvaise mine... enfin, j'ai cru que j'étoufferais... avec ça, la surprise.. la joie...

MAD. BARDOU. Que vous est-il donc arrivé ?

BARDOU. Je suis nommé syndic, chère amie, je suis syndic... il me semble que je pèse trois mille à présent.

MAD. BARDOU. Syndic ! qu'est-ce que ça rapporte ?

BARDOU. L'honneur de représenter ses concitoyens.

MAD. BARDOU. Bon ! il ne nous manquait plus que ça... vous allez tout-à-fait négliger vos affaires pour celles des autres.... je serai seule à la maison, mais vous ne vous inquiétez guère que je me fatigue, que je me tue pour vous, vous vous en souciez comme de rien.

BARDOU. Là !... voilà une querelle !... à peine rentré.... ah ! feue madame Bardou me comprenait mieux, la digne femme !.. Ce n'est pas elle qui...

MAD. BARDOU. Encore votre maudit refrain : Fetez Mme Bardou.... Eh ! bien, sacrifiez-vous donc !... et à mon âge, encore ! épousez un veuf !... un vieux veuf !... et je reste là... et je brosse son chapeau !...

Elle le jette à terre.

BARDOU. Madame Bardou !...

MAD. BARDOU. Après !... est-ce que vous croyez me faire peur comme à ce pauvre Bouginet, qui ne peut pas dire un mot sans que vous vous emportiez contre lui ?

BARDOU. Ah ! oui... parlez-moi de ce mauvais sujet-là ?

MAD. BARDOU. Mauvais sujet !... mon neveu !...

BARDOU. Petit garnement qui n'a jamais su rien faire que des niches à tout le monde.

MAD. BARDOU. Il est spirituel, ce garçon, c'est pas sa faute, il aime à rire, et comme il fait ce qu'il veut de sa figure, il contrefait celle de nos voisins... où est le mal ?

BARDOU. Et il va partout se vanter de son prochain mariage avec ma petite Marguerite.

MAD. BARDOU. Quand cela serait, voyez le grand crime ! est-ce qu'il y a de la disproportion entr'eux ? Si Bouginet est roturier, votre Marguerite n'est que la fille d'un vilain.

BARDOU. Un vilain !... comment l'entendez-vous ?...

MAD. BARDOU. Vous n'êtes pas noble... ainsi...

BARDOU. Je ne m'explique pas là-dessus ; mais je vous déclare que jamais Bouginet ne sera mon gendre.

MAD. BARDOU. Parce qu'il est de ma famille, n'est-ce pas ? mais que la vôtre ne se présente plus ici ! je suis chez moi, aussi... que votre beau-frère Patoche ne mette plus les pieds céans ?... ou sinon...

MARGUERITE. Ah ! mon Dieu ! le voilà justement.

SCENE VI.

Les mêmes, PATOCHE.

PATOCHE. Bardou, belle-sœur, ma nièce et la compagnie... ça va bien.... et la vôtre ?

BARDOU. Bon soir, Patoche, bon soir !...

MAD. BARDOU. Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous ?

PATOCHE. Je viens me rejouir au sein de l'amitié...

MAD. BARDOU. Et souper avec nous.

PATOCHE. Comme vous dites.

MAD. BARDOU. Souper !... j'en étais sûre !... ah ! par exemple...

PATOCHE. Ce n'est pas dimanche ; mais c'est fête... fête pour toute la famille, et je me serais reproché d'y manquer...

MAD. BARDOU. Fête !... je ne sais pas où il va la chercher... et en l'honneur de quel saint, s'il vous plaît ?

PATOCHE. Comment ! le jour où mon beau-frère est nommé syndic... le jour où un si grand honneur lui arrive... dans ce jour si cher à nos cœurs, on ne se réunirait pas ? on ne ferait pas un petit extra.. allons donc il doit y avoir quelques friandises... Aussi dès que j'ai appris la nouvelle de l'élection, je me suis à peine donné le temps de rentrer mon étalage... J'ai dit à madame Patoche : Je soupe chez Bardou, c'est un devoir... ça lui fera plaisir et à moi aussi...

MAD. BARDOU. Pourtant il faudra vous arranger pour...

BARDOU, bas à sa femme. On ne peut pas le mettre ainsi à la porte.

MAD. BARDOU, de même. Vous vous gêneriez bien, s'il s'agissait de Bouginet ?

BARDOU. Je vous assure, madame Bardou, qd'au moment de se mettre à table, je me ferais scrupule...

MARGUERITE, du fond. Voilà mon cousin !

MAD. BARDOU. Alors il restera aussi lui !

BARDOU. Parbleu ! il le faut bien.

SCENE VII.

Les mêmes, BOUGINET.

MAD. BARDOU. Bonsoir, Bouginet, tu arrives bien... nous allons souper.

MARGUERITE, à part. Comme il est pâle !

BOUGINET, bas. Ma tante...

MAD. BARDOU. Eh bien !

BOUGINET, bas. Avez-vous mangé de vos jujubes ?

MAD. BARDOU. Pas encore.

BOUGINET, à part. Ah ! je respire !...

MAD. BARDOU. Pourquoi me demandes-tu ça ?

BOUGINET. C'est que...

BARDOU. Eh bien ! bon sujet, comment va ta pharmacie ? travaillons-nous ? sommes-nous plus sages ?

PATOCHE. C'est drôle, je ne peux pas prendre sur moi de regarder un apothicaire en face.

BARDOU. Le patron est-il plus content!

MAD. BARDOU. Certainement... son patron est enchanté, n'est-ce pas!

BOUGINET. Tout-à-fait... il vient de me mettre à la porte, ma tante.

BARDOU. Bien.

MARGUERITE. Ah!

MAD. BARDOU. Ah! c'est une injustice... j'en suis sûre.

BOUGINET. Vous savez comme je courais ce matin... je suis arrivé trop tard... le patron était de retour de la campagne et faisait ouvrir la porte par un serrurier... première querelle... je ne dis rien et je me mets à piler des amandes douces... dans un coin. Pendant que je me livrais patiemment à cet exercice, trois, quatre, douze, vingt personnes arrivent furieuses, pâles comme la mort, en déclarant à maître Briot qu'elles ne prendront plus rien chez lui, pas même une guimauve.

MAD. BARDOU. La raison?

BOUGINET. Voilà!... Hier, tout préoccupé d'une affaire que je projetais, je m'étais trompé de recette; et il se trouve que j'avais mis une dose purgative dans mes jujubes.

MAD. BARDOU. Quel bonheur que je n'aie pas touché aux miens?

BOUGINET. Je vous laisse à penser... dire que j'aurais pu porter le dérangement dans ma famille? maudits jujubes!.. je crois que tout le quartier en a mangé... aussi, il est dans un état!..

PATOCHE. Le patron s'est fâché...

BOUGINET. Tout rouge.

BARDOU. Et il t'a renvoyé?

BOUGINET. Sur-le-champ... après tout, ça m'est égal... la pharmacie n'était pas mon fait.

BARDOU. Non... ah! pas du tout.

BOUGINET. C'est un métier de vieille femme.

BARDOU. Ça me paraît juste, et à vous, Patoche!

PATOCHE. Oh! moi, j'ai une antipathie pour ce genre de profession.

BOUGINET. Aussi M. Briot n'a pas eu besoin de me donner deux fois mon compte... au premier mot, j'ai jeté dans la boutique le pilon que je tenais dans les mains, et dans mon empressement à sortir, j'ai renversé sur mon passage bocaux, mortiers.

et autres ustensiles... Une fois dans la rue, j'ai respiré avec ivresse un air qui n'était pas empesté par la rhubarbe, le séné et la camomille, et me trouvant libre, j'ai fait trois bonds de joie... puis je me suis dit : Allons souper chez mon oncle.

BARDOU. Et tu as bien fait... bah!

BOUGINET, à part. Tiens! comme il prend ça, mon oncle! (*Haut.*) et à présent que me voilà mon maître, je vas chercher un autre état.

BARDOU. Ça peut se trouver... et en attendant, où comptes-tu établir ton domicile?

BOUGINET. Dam'! chez vous, mon oncle.

BARDOU. Ah!.. et qui est-ce qui te nourrira, t'habillera, etc.

BOUGINET. Dam'! vous, mon oncle.

BARDOU. Ah!

BOUGINET. Jusqu'à ce que j'aie trouvé un état digne de moi.

BARDOU. Tu vas me faire le plaisir de décamper d'ici, tout de suite.

BOUGINET. Comment, mon oncle?

BARDOU. Allons! allons! dépêchons nous?

MARGUERITE. Vous le chassez?

MAD. BARDOU. Sans lui rien donner?

BARDOU. Si, un écu de six livres et ma malédiction.

MAD. BARDOU. Bouginet!...

BOUGINET. Et c'est vous, mon oncle, qui me traitez ainsi? ô injustice des hommes! c'est pour lui que... mon oncle, je n'aurais qu'un mot à dire, pour vous faire repentir de votre dureté.... mais non, je ne dirai rien.... je ne veux pas de votre souper.... je ne veux pas de vos six livres; mais j'emporte votre malédiction; c'est un souvenir. Mon oncle, vous me regretterez, vous me rappellerez; mais il sera trop tard... ma tante, pardonnez-moi le mal que j'aurais pu vous faire... Marguerite, ne m'oubliez pas.

BARDOU, bas. S'il reste encore, je finirai par pleurer. (*Haut.*) As-tu bientôt fini?

BOUGINET. Un moment... j'embrasse ma tante.

MAD. BARDOU. Cher enfant!

BARDOU. Allons!... eh bien?...

BOUGINET. Je me souviens que j'ai des effets là-haut... Quand je pense que c'est pour mon oncle que... Faites donc des syndics... je vais chercher mon paquet. *Il monte l'escalier.*

SCÈNE VIII.

Les mêmes, puis d'EPERNAY.

MARGUERITE, pleurant. Mon cousin...

MAD. BARDOU. Je n'en peux plus.... Eh quoi? M. Bardou, vous aurez le cœur de le chasser?

BARDOU. Taisez-vous! (*Bas.*) J'étouffe!

PATOCHE. Moi, j'ai une faim...

D'EPERNAY, au fond. Comment, à l'heure qu'il est, pas encore à table, mes amis? décidément les bonnes habitudes se perdent.

BARDOU. Monseigneur. (*Bas à Marguerite.*) Allons, ne pleure pas comme ça, mon enfant, je n'abandonnerai pas Bouginet, entends-tu? et d'abord, donne-lui cet argent, si tu veux, je te le permets.

MARGUERITE, de même. Merci, mon père. (*À Mme. Bardou.*) Venez, maman, nous allons glisser quelques pièces d'or dans son paquet.

MAD. BARDOU. Oui, toute la recette de la journée y passera. Mon pauvre Bouginet, et tout cela pour du jujube!

Elles montent toutes deux l'escalier.

SCÈNE IX.

D'EPERNAY, BARDOU, PATOCHE.

D'EPERNAY. Je vous dérange?

BARDOU. Pas du tout, Monseigneur, je me dois à mes pratiques.

D'EPERNAY. Oh! mais, à présent, vous êtes un homme d'importance...— Monsieur Bardou, syndic!!

BARDOU. Il est vrai.

D'EPERNAY. La Cour est furieuse... On parle d'arrêter quelques-uns des chefs de la Fronde, et votre élection vous expose beaucoup.

BARDOU. Vous croyez?

PATOCHE. Pardine! nous sommes sur un volcan.... je crois qu'à tout hasard, on ferait bien de se tenir sur ses gardes et de fermer les boutiques.

BARDOU. C'est toujours votre avis d'abord.

PATOCHE. Ecoutez donc! il y a un tas de complots; de sous-

pirations et de révolutions qui se maitonnent, c'est moi qui vous le dis... Pas plus tard que ce matin, un homme qui m'avait l'air d'un valet déguisé m'a apporté l'empreinte d'une grosse clef comme qui dirait d'une porte d'allée : Bon homme, qui m'a dit avec un petit air mielleux... en dessous, vois un peu si dans ta ferraille, tu n'as pas une clef dont les gardes ressemblent à celles-ci; cela sera plutôt fait que d'en forger une... Voyez-vous ça... j'ai cherché... j'ai trouvé!... et en échange d'une clef qui valait bien six sous, le valet mystérieux m'a donné cette pièce d'or... je l'ai mise dans ma poche, en disant: je demanderai conseil à Bardou.

BARDOU. Conseil!.. sur quoi?

PATOCHE. Sur ce que j'aurais dû faire... pourquoi qu'il m'a payé comme ça, cet homme?

D'EPERNAY, Avez-vous remarqué sa figure?

PATOCHE. Oui... oui.. il avait une figure ordinaire.

D'EPERNAY. Vous rappelez-vous son costume?

PATOCHE. Attendez, attendez... Oui, c'était un costume ordinaire.

BARDOU. C'est quelque voleur qui vous aura acheté cette clef.

PATOCHE. Il faut que je visite vos serrures, beau-frère; on ne sait pas... si c'était...

D'EPERNAY, *très vivement.* Quelle idée! M. Bardou, quand vous voudrez, nous entrerons dans votre cabinet.

BARDOU. Tout à vos ordres, M. le comte... Patoche, occupez-vous du souper.

PATOCHE. Soyez tranquille, je vais passer à la cuisine... ça ne sera pas long,

D'EPERNAY. Oui, c'est cela, pensez au souper, M. Patoche.. *(A part.)* Et que le ciel te confonde! cet imbécile pouvait donner l'éveil.

Au moment où d'Epernay et Bardou entrent dans le cabinet, Bouginet descend suivi de Mme Bardou et de Marguerite... Patoche est entré à la cuisine.

SCENE X.

BOUGINET, MAD. BARDOU et MARGUERITE.

BOUGINET. Allons, ma tante, ne vous faites pas de chagrin comme ça... j'ai dans l'idée que tout ce qui m'arrive me portera bonheur... au fait, que serais-je devenu avec ma pharmacie? herboriste! fi donc! tandis qu'à présent que je n'ai plus rien, je puis prétendre à tout.

MAD. BARDOU, *qui a été au tiroir*. Tiens, mon enfant; prends encore ces pièces de douze sous !

MARGUERITE. Mettez-les dans cette petite bourse que j'ai brodée et que vous garderez pour l'amour de moi, n'est-ce pas ?

BOUGINET. Oh ! soyez tranquille, il faudra me couper en morceaux pour l'avoir.

MAD. BARDOU. Hein ! comme il l'aime ! mon petit Bouginet, reste au moins à souper avec nous ?

BOUGINET. Non.. non.. mon oncle m'a indigné... outré... exaspéré... je pars...

MAD. BARDOU. Où vas-tu ?

BOUGINET. Je ne sais pas... où ma bonne étoile me conduira... tiens... il pleut à verse.

MARGUERITE. Je ne veux pas que vous sortiez de ce temps-là !..

PATOCHE, *dans la cuisine*. Le souper est sur la table.

MAD. BARDOU. On y va !

BOUGINET. Voilà déjà mon guignon qui recommence... pas moyen de sortir... l'eau bat sur les murs... c'est gentil...

MAD. BARDOU. Reste dans le magasin, mon garçon ; nous allons tant prier mon mari, qu'il te gardera... le bonheur, vois-tu, mon petit Bouginet, il ne faut pas l'aller chercher ailleurs... le voilà !.. (*Montrant Marguerite.*)

MARGUERITE. Laissez-nous faire, mon cousin.

MAD. BARDOU. Viens, Marguerite...

Elles sortent toutes deux.

SCENE XI.

BOUGINET, puis **BEAUFORT**.

BOUGINET. Elle a raison, ma tante, le bonheur pour moi, c'est Marguerite... c'est pour elle que je suis ambitieux ; c'est à cause d'elle que j'avais pris en horreur mon patron et son établissement. C'est pourtant par friandise que ma tante m'avait mis là dedans... pauvre femme, cela a bien manqué lui porter malheur... mais qu'est-ce qu'elle est venue me conter, ma tante ? à quoi cela me mènera-t-il de rester ? obtiendrais-je par là la main de Marguerite ? Mon oncle me trouvait déjà trop pauvre avec un état... à présent que je n'en ai plus, ça sera bien autre chose... elle n'a pas le sens commun, ma tante, je suis lent, adroit... je ne suis pas sot... je ne suis pas mal... j'ai de l'argent

dans mon gousset... de l'amour dans le cœur... avec ça, on arrive à tout... Partons!.. boutique de mon oncle tu me reverras riche, ou tu ne me reverras plus. (*En voulant sortir, il se heurte avec Beaufort qui est couvert de son manteau, et tout mouillé.*) Ouf!

BEAUFORT. Peste soit du butor!

BOUGINET. Butor!

BEAUFORT, *se secouant.* Est-ce qu'on sort de ce temps-là?

BOUGINET, *revenant.* Et s'il me plaît de sortir?

BEAUFORT. A votre aise.

BOUGINET. Si j'aime la pluie à verse!

BEAUFORT, *se secouant.* Singulier goût que vous avez-là? (*A part.*) Quel horrible temps! impossible d'aller jusqu'à l'archevêché! (*Haut.*) Eh bien! vous ne sortez pas?

BOUGINET. Et vous?

BEAUFORT. Moi, je reste.

BOUGINET, *à part.* De quel droit, ce grand escogriffe vient-il s'installer dans la boutique de mon oncle?... (*Haut.*) Je reste aussi.

BEAUFORT. A la bonne heure... nous causerons. (*Il s'assied.*)

BOUGINET. Dites donc, monsieur, vous me faites l'effet d'être sans gêne?

BEAUFORT. Chez qui suis-je entré?

BOUGINET. Chez mon oncle, Nicolas Bardou, marchand drapier de la halle, et la plus forte tête de la rue Saint-Denis... Il vous faut quelque chose, j'imagine?

BEAUFORT. N'a-t-il pas été nommé syndic, ce matin?

BOUGINET. Oui.

BEAUFORT. Et qui lui a valu cet honneur?

BOUGINET. Moi.

BEAUFORT. Et qui êtes-vous donc?

BOUGINET. Rien.

BEAUFORT. Alors, par quel moyen?..

BOUGINET. C'est mon secret.. quand vous voudrez des syndicats, adressez-vous à moi, j'ai la recette.

BEAUFORT. L'ami, tu m'as tout l'air d'un original... ton nom?

BOUGINET. Claude Bouginet.

BEAUFORT. Ta fortune?

BOUGINET. Je cours après.

BEAUFORT. Ton état ?

BOUGINET. Je le cherche.

BEAUFORT. Quels sont tes projets ?

BOUGINET. Je n'en ai pas.

BEAUFORT. Tes espérances ?

BOUGINET. J'en ai beaucoup.

BEAUFORT. Sur qui comptes-tu ?

BOUGINET. Sur moi.

BEAUFORT. Tu te sens donc capable ?

BOUGINET. De tout.

BEAUFORT. Très bien.

BOUGINET, d part. Si cet homme là n'est pas un grand seigneur, c'est un mouchard... (*Haut.*) Dites donc, et votre état, à vous !

BEAUFORT. Prince.

BOUGINET. Votre nom ?

BEAUFORT. Beaufort.

BOUGINET. Monseigneur... (*A part.*) Voilà mon affaire.

BEAUFORT. Eh bien ! ta recette pour faire des syndic ?

BOUGINET. Elle est bien simple, monseigneur ; prenez trois ou quatre gaillards de vos amis, à la voix forte, aux larges épaules... au moment de l'élection, entrez dans la salle, et proclamez bien haut, Bardou, par exemple... faites taire ceux qui crient : Silence ! battez ceux qui crient : à la porte ! les poltrons votent les premiers, les imbéciles suivent les poltrons, et vous avez votre syndic.

BEAUFORT. Décidément, tu me plais... tu n'as rien... tu ne tiens à rien... Veux-tu t'attacher à moi ?

BOUGINET. Je le veux bien.

BEAUFORT. Etranger à tous les partis, tu me seras plus utile que mes affidés qui pour la plupart sont connus et désignés aux gens du cardinal.

BOUGINET. Je défie qu'on me reconnaisse, monseigneur, je change quand je veux de ton, de manières, de costume, de visage... je dirais la messe à Notre-Dame que les chanoines eux-mêmes me prendraient pour l'archevêque.

BEAUFORT. Vraiment ! tu es l'homme qu'il me faut... je te prends avec moi ; de ce moment, tu te dévoues à la Fronde.

BEAUFORT. Vive la Fronde !

BEAUFORT. Et moi, je me charge de ton avenir.

BOUGINET. O Marguerite ! Marguerite ! Voyons, monseigneur, mettez moi à l'épreuve... où faut-il aller ? que faut-il faire ?

BEAUFORT. J'avais un avis important à donner au coadjuteur ; mais sa demeure est entourée d'espions... tous mes gens sont connus... j'avais résolu d'aller moi-même à l'archevêché... cette démarche était imprudente... Voyons, pourras-tu pénétrer jusqu'à M. de Gondy ?

BOUGINET. J'ai ici dans la ruelle, en face, un vieux marchand, un brocanteur, un juif de mes amis qui tient toutes ses nippes à ma disposition ; dans dix minutes, je serai sacristain de la tête aux pieds... dans vingt, je serai dans le cabinet du coadjuteur... et dans une demi-heure, vous aurez une réponse de lui.

BEAUFORT. C'est parler cela... attends, je vais écrire.

BOUGINET. Riche ! je serai riche, Marguerite !

BEAUFORT, *écrivain, à lui-même.* Après tout, ce billet ne serait intelligible que pour M. de Gondy... (*Haut.*) Tu me retrouveras à mon hôtel.

BOUGINET. Je le connais.

BEAUFORT. Là, je te donnerai d'autres instructions ; et d'abord, j'ai besoin d'effrayer les nouveaux syndics, cette nuit... de les forcer à se cacher... afin de pouvoir accuser la cour de leur disparition et soulever le peuple.

BOUGINET. Les effrayer ! bon !.. je m'en charge... ça ne sera pas difficile.

BEAUFORT. J'ai déjà commencé.

BOUGINET. Eh bien ! je finirai par mon oncle.

BEAUFORT. Tiens ! pars... je te donne une heure.

BOUGINET. Une heure ! en moins que cela, j'arriverais jusqu'au roi... Ah ! maître Briot, mon patron, quel service vous m'avez rendu.. si jamais je suis noble, je mettrai des jujubes dans mon blason.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

BEAUFORT, puis **D'EPERNAY.**

BEAUFORT. Bonne acquisition que j'ai faite là... de l'audace.. de l'esprit... ce garçon peut aller loin.

D'EPERNAY, *à la cantonnade.* Ne vous dérangez pas, mon cher Bardou ; Soupez, je vous en prie... allons, je ne veux pas que vous me reconduisiez.

BEAUFORT. Cette voix...

D'EPERNAY, sortant. Que vois-je ? mon cousin ?

BEAUFORT. D'Épernay ! que diable fais-tu dans un magasin de la rue St-Denis ?

D'EPERNAY. Je venais régler quelques comptes et payer une dette.

BEAUFORT. Tu payes tes dettes ? et depuis quand ?

D'EPERNAY. Depuis que je trouve à emprunter.

BEAUFORT. Sur ma succession, n'est-ce pas ?

D'EPERNAY. Ah ! M. le duc !

BEAUFORT. Ma fortune te revient de droit, je le sais ; et c'est ce qui me donne, car je l'aurais voulu laisser en de meilleures mains.

D'EPERNAY. Vous me jugez mal, mon beau cousin ; vous me tenez rigueur pour quelques folies de jeunesse dont vous-même m'avez donné l'exemple.

BEAUFORT. Tais-toi, ne me parle pas du passé... ne me rappelle pas ce que voudrais oublier.. oui, j'ai été coupable aussi.. j'ai pu séduire une jeune fille... l'abandonner... l'enfant qu'elle mit au monde est mort peut-être inconnu, dans la misère, quand je pouvais le faire riche, heureux. Le ciel m'est témoin que j'ai n'ai rien épargné pour le retrouver... soins, démarches, or prodigué, tout a été inutile.

D'EPERNAY, à part. Heureusement.

BEAUFORT. Mes remords m'ont puni ; car ils ne se sont pas affaiblis depuis 18 ans... je suis seul... à mon lit de mort, je n'aurai qu'un mauvais sujet de collatéral qui aura trouvé le temps bien long... tiens, ne parlons plus de cela.. Promets ma fortune à tes créanciers, dépense la si tu veux, à l'avance, en débauches et autres bonnes œuvres... de mon côté, je te la ferai attendre le plus que je pourrai.

D'EPERNAY. Parbleu ! monseigneur, me voilà bien récompensé de m'être voué tout entier à votre cause, d'avoir dit adieu aux plaisirs pour me jeter dans la politique... si quelque chose peut me consoler cependant, c'est la certitude que tout marche au gré de vos désirs... l'élection des nouveaux syndics a jeté l'effroi au Palais-Royal... Si la régente et le Mazarin pouvaient se décider à faire arrêter ces pauvres diables, comme on dit qu'ils en ont envie, nous aurions facilement l'émeute dont nous avons besoin pour amener enfin l'exil du cardinal.

BEAUFORT. Oui, il n'en faudrait pas davantage pour déterminer la révolte : ce n'est que le prétexte qui manque ; aussi je m'en suis occupé, et si l'arrestation n'a pas lieu, je la ferai supposer du moins... la pluie s'est enfin apaisée... l'heure avance, et j'attends quelqu'un à mon hôtel.

D'EPERNAY. Je sors avec vous et vais chercher des nouvelles.

BEAUFORT. Tu me les apportes.

D'EPERNAY. Cette nuit chez vous.

BEAUFORT, *prenant son manteau.* C'est convenu.

D'EPERNAY, *regardant la serrure de la porte de l'allée.* On n'a pas changé la serrure.. bien...

Ils sortent chacun de leur côté.

SCENE XIII.

BARDOU, MAD. BARDOU, PATOCHE, MARGUERITE.

La nuit est venue.

MAD. BARDOU. A la bonne heure, M. Bardou, je vous recon-
naissais... ainsi on lui pardonne.

BARDOU. Il le faut bien puisque vous le voulez tous.

PATOCHE, *à part.* J'ai mangé tout seul et sans réflexion... je
serai malade.

MARGUERITE. Eh bien ! voyez donc, maman, il n'est plus
là !...

MAD. BARDOU, *allant à la porte.* Bouginet ! Bouginet !

MARGUERITE. Il sera parti !.. pauvre garçon, que va-t-il de-
venir ?

MAD. BARDOU. Ne nous voyant pas descendre il aura cru que
son oncle était inexorable, et il sera parti.. il faut courir après
lui !.. tenez... vous, Patoche...

PATOCHE. A l'heure qu'il est ?

SCENE XIV.

Les Mêmes, 1^{er} SYNDIC.

1^{er} SYNDIC, *mystérieusement à la porte.* Peut-on entrer ?

BARDOU. Qu'est-ce qui est là ? Eh ! c'est M. Bellot, notre
voisin ?

PATOCHE. Oui, le chandelier de la rue de la Mortellerie.

BARDOU. Syndic avec moi, depuis ce matin... entrez donc,
M. Bellot ? qu'y a-t-il pour votre service ?

1^{er} SYNDIC. Dites-moi, collègue, avez vous reçu une lettre
du prévôt des marchands ?

BARDOU. Non, qu'est-ce qu'il y a ?

1^{er} SYNDIC. Nous sommes convoqués extraordinairement, ce
soir, à l'hôtel-de-ville.

BARDOU. Bah !

PATOCHE. Ah ! ah !

MAD. BARDOU. Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCENE XV.

Les Mêmes 2^e SYNDIC.

2^e SYNDIC, *plus mystérieusement.* Peut-on entrer ?

BARDOU. Eh ! c'est M. Giblin ?

PATOCHE. Le parfumeur ! (*A part.*) Autre syndic.

2^e SYNDIC. Il faut que je vous parle.

BARDOU. Rien ne vous en empêche.

2^e SYNDIC. Pardonnez-moi : priez ces dames...

BARDOU. Ah ! ah !

PATOCHE. Ah ! ah !

BARDOU. Montez chez vous, mesdames, il paraît que le collègue Giblin a quelque chose d'inquiétant à me communiquer.

MAD. BARDOU. Mais...

BARDOU. Mais vous n'êtes pas syndic, ainsi...

MAD. BARDOU. Prenez bien garde de vous compromettre, M. Bardou ?

MARGUERITE. Soyez prudent, mon père.

BARDOU. Je l'ai toujours été, ma petite chérie, et je suis disposé à l'être encore... j'irai te dire bon soir.

Il l'embrasse... les dames remontent.

SCENE XVI.

Les Mêmes, hors les deux dames.

BARDOU. De quoi s'agit-il, confrère Giblin ?

2^e SYNDIC. Nous sommes convoqués à l'hôtel-de-ville.

BARDOU. Je le sais.

PATOCHE. Nous le savons.

2^e SYNDIC. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

BARDOU. C'est Patoche, mon beau-frère, j'en réponds.

2^e SYNDIC. Ah ! ce que vous ne savez pas j'en suis sûr, c'est qu'on a fait venir des troupes.

PATOCHE. Ah ! ah !

BARDOU. Des troupes ! ça devient grave. (*A part.*) Je crois que je commence à être fâché d'être syndic.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, 3^e SYNDIC *accompagné de trois autres.*

3^e SYNDIC, *plus effrayé que les autres.* Peut-on entrer ?

BARDOU. Encore!.. le confrère *Chapot!*

PATOCHE. Bonnetier!.. troisième syndic.

3^e SYNDIC. Il y a du nouveau... on a fait venir des troupes à l'hôtel-de-ville.

BARDOU. Nous le savons.

PATOCHE. Nous le savons.

3^e SYNDIC. Quest-ce que c'est que ce monsieur ?

BARDOU. C'est mon beau-frère.

PATOCHE. Il répond de moi.

3^e SYNDIC. Ça m'est égal, je veux qu'il s'en aille.

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, 4^e SYNDIC *accompagné de quatre autres.*

4^e SYNDIC, *plus effaré que tous.* Prenez garde à vous..

TOUS. Ah!

BARDOU. Qu'est-ce que c'est? le procureur Menu ?

PATOCHE. 4^e Syndic, tous les syndics.

4^e SYNDIC. Fermez la porte! le maréchal de la Meilleraye est à l'hôtel-de-ville avec du canon, et quand on nous y tiendra... on doit nous cerner... nous enlever... nous exterminer...

BARDOU. Qu'est-ce que vous dites? (*A part.*) Décidément, je suis très fâché d'être syndic.

4^e SYNDIC. Il y a danger, danger imminent, et nous venons chez vous, M. Bardou, pour nous concerter sur ce que nous ferons!

3^e SYNDIC. Irons-nous à l'hôtel-de-ville ?

BARDOU. Ce n'est pas mon idée... la prudence avant tout... demain il fera jour.. attendons à demain, et restons chez nous.

PATOCHE. Depuis que je me suis trouvé avec tous ces syndics... je ne vas pas oser m'en retourner.

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, BOUGINET.

On frappe à la porte.

TOUS. On frappe!

BARDOU. Qu'est-ce qui peut venir à l'heure qu'il est?

3^e SYNDIC. Si c'était une escouade de guet ?

LES SYNDICS, bas les uns aux autres. Faut pas ouvrir... faut pas ouvrir.

BOUGINET. C'est moi... Bouginet !

BARDOU. Ah ! (*Se remettant.*) Ne vous effrayez pas comme ça, Messieurs, c'est Bouginet, mon neveu. (*Il va ouvrir.*) Qu'est-ce qu'il y a, mon garçon ?

BOUGINET. Vous êtes perdus, si vous couchez chez vous, cette nuit !.. on vous enlève.

BARDOU. Hein ! où me suis-je fourré, mon Dieu ?

PATOCHE. Je voudrais être immensément loin.

2^e SYNDIC. Nous arrêter ?

BOUGINET. L'ordre est donné... j'ai eu peur pour vous, mon oncle.

BARDOU. Tu as bien fait, mon garçon, mais que faire ?

BOUGINET. Découcher tous... et ne pas reparaitre demain de toute la journée.

BARDOU. Bonne idée ! mais ma femme ?

LES SYNDICS. La mienne ! la mienne !

BOUGINET. Une nuit est bientôt passée, et c'est à dix heures qu'on doit fouiller vos maisons.

PATOCHE, regardant l'horloge. Neuf heures trois quarts.

BARDOU. Moi, j'irai chez vous, Patoche.

PATOCHE. Vous croyez...

BOUGINET. Vite.

BARDOU, appelant. Madame Bardou !

TOUS. Chut ! !

BOUGINET. Pas de bruit !

BARDOU. Je voudrais lui dire.

BOUGINET. C'est inutile.

BARDOU. Elle va penser des choses...

BOUGINET. C'est égal... partez !.. partez !..

PREMIER SYNDIC. Je vais aller chez mon neveu...

DEUXIÈME SYNDIC. Moi, chez ma sœur !

QUATRIÈME SYNDIC, se frottant les yeux. Moi je sais où je coucherai.

PATOCHE. Ce scélérat de Menu !.. il est étonnant.

TOUS. Allons !

BARDOU, à *Patoche*. Marchez devant Patoche?

PATOCHE. Tiens! ça me paraît juste.

BARDOU. Vous n'êtes pas syndic.

PATOCHE. Dien merci!

Il va à la porte.

UNE VOIX, à la porte. Qui vive!

Ils reculent tous.

BOUGINET, qui a pris la place de *Patoche*. Une patrouille!

BARDOU. Nous sommes découverts!

BOUGINET. Elle fait halte!

BARDOU. Sauve qui peut!

Tous les syndics se cachent à la hâte sous les comptoirs, l'escalier, etc.

PATOCHE. Eh bien! où ce que je vas me mettre, moi.. il y en a sous tous les meubles.

BOUGINET. Attendez! la patrouille s'est arrêtée au cabaret de Chapart... je vais vous en délivrer.

BARDOU, passant la tête. Tu nous feras plaisir.

BOUGINET, en sortant. Partez vite et ne vous montrez pas demain!

TOUS, cachés. Soyez tranquille!

Un petit silence. — Puis on entend la voix de Bouginet

BOUGINET, dehors. A bas le Mazarin!... Vive la Fronde!..

PATOCHE, qui écoute à la porte. La patrouille court sur Bouginet.

Ils quittent tous leur cachette.

BARDOU, indiquant la petite porte de l'allée. Allons nous en par ici!

TOUS. Chut!! bon soir!

BARDOU, à *Patoche*. Patoche, restez le dernier pour fermer la porte!

PATOCHE. Allez toujours... c'est égal... c'est un drôle d'état qu'il a pris là, mon beau-frère!

Les syndics sortent sur la pointe du pied.

La toile tombe sur ce tableau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La halle.—A gauche du spectateur, premier et deuxième plans, une ruelle.—Aux troisième et quatrième plans la boutique de Bardou vue extérieurement. Au-de là, la rue saint Denis. — A droite la halle... — Tout est couvert de neige... Il fait à peine jour et quelques marchands seulement arrivent et parent leur étalage.—La boutique de Bardou est fermée; mais à une fenêtre on aperçoit de la lumière.—Le jour vient peu à peu.

SCENE I.

D'EPERNAY, JOSEPH.

D'Epernay est couvert d'un manteau. Joseph est sans livrée. D'Epernay appuyé contre un pilier de la halle regarde attentivement la fenêtre éclairée.

JOSEPH. Cette maudite lumière a brillé toute la nuit... on ne s'est pas couché dans la maison de M. Bardou... impossible alors de nous servir de cette clef... c'est partie remise.

D'EPERNAY. Où sont les gens?

JOSEPH, désignant la petite ruelle. Là, dans cette ruelle, cachés dans une cave abandonnée.

D'EPERNAY. Qu'ils y restent encore... qu'ils tiennent toujours prête la litière dans laquelle ils devaient entraîner Marguerite... il se prépare quelque chose pour ce matin... dans une heure, peut-être, l'émeute et la révolte seront sur cette place, et à la faveur du bruit et du désordre, vous pourrez...

JOSEPH. Je comprends, j'aurai l'œil et l'oreille au guet...

D'EPERNAY. Tes gens ne me connaissent pas?

JOSEPH. Ils croient servir un parent du cardinal.

D'EPERNAY. Bien... tu les feras entrer dans mon hôtel par la petite grille du jardin et tu leur diras de déposer la litière dans le jardin même. Il ne faut pas qu'il puissent reconnaître plus tard...

JOSEPH. Soyez tranquille!

D'EPERNAY. Joseph, tu sais quel paix j'attache à la réussite de cette entreprise... il faut que cette petite Marguerite soit à moi... ne quitte donc pas cette place?

JOSEPH. Cette borne et moi, nous ne ferons qu'un.

SCENE II.

D'EPERNAY, BEAUFORT.

D'EPERNAY, à Beaufort qui entre par la petite ruelle. J'allais chez vous. Eh bien! quelle nouvelle?

BEAUFORT. Si le Mazarin veut essayer ses forces, il en aura l'occasion aujourd'hui même... Nos agens répandent dans tout Paris le bruit de l'arrestation des Syudics.

D'EPERNAY. Mais qu'avez-vous fait de ces pauvres diables ? où sont-ils.

BEAUFORT. Cachés dans la plus profonde retraite qu'ils auront pu trouver... Bougiet me répond que d'ici à demain pas un de ces bons bourgeois n'osera se montrer.

D'EPERNAY. Bouginet ?

BEAUFORT. Oui, c'est un garçon à moi et qui vaut à lui seul toute une armée de conspirateurs... caché sous l'habit de bachelier, il m'a quitté tout à l'heure pour aller sur le port ; il veut décider le mouvement populaire, en annonçant que l'un des syndics a été jeté à l'eau cette nuit.

D'EPERNAY. Mais on aura bientôt la preuve du contraire.

BEAUFORT. L'ira-t-on chercher seulement ? et jusque-là, d'ailleurs les cris, les larmes des familles de ces bons syndics feront assez croire aux mauvaises nouvelles... tiens... vois déjà comme les groupes se forment... écoutons un peu.

Ils se promènent sous les piliers

Pendant cette scène, Marie-Jeanne, Gotton et les autres femmes de la halle ont pris leurs places accoutumées., Les chalands sont arrivés, mais on remarque sur toutes les figures une grande agitation.

SCÈNE III.

GOTTON, MARIE, GODARD, Hommes et femmes de la halle.

GOTTON. Quel froid, ce matin, je serais mieux dans mon lit qu'ici.

MARIE, accourant. Eh bien ! Gotton, sais-tu la nouvelle ?

GOTTON. Non ; qu'est-ce qu'il y a ?

FEMMES, s'approchant. Quoi ?

MARIE. Il paraît que la cour a fait des siennes, cette nuit ; tous les syndics ont été enlevés, il n'y en a plus un seul sur le pavé de Paris.

GOTTON. Bah ! qu'est-ce qui t'a fait cette histoire ?

MARIE. Une histoire, ma poule ? c'est bien un événement... Approche, Godard, et dis-leur ce que t'as vu à ces dames... c'est un charbonnier du port aux Tuiles qui sait des choses à faire frémir.

GOTTON. Faut pas qu'il commence par nous faire languir... voyons, fiston, nous t'écoutons.

GODARD. Je passais sur le port avec mon sac sur la tête quand un jeune homme en habit de batelier m'accroche en courant... je tombe à la renverse... je crie... on s'amasse... je veux arrêter mon homme ; mais il s'excuse de la chose en me disant, à moi et aux autres, qu'il courait à l'hôtel-de-ville pour annoncer au prévôt des marchands qu'il venait de tirer de l'eau...

TOUTES. Quoi ?

GODARD. Attendez... comment qu'ils appellent ça ?.. un... ça sonne en hic...

TOUTES. Un syndic ?

GODARD. C'est ça... là dessus il s'est sauté... sans dire où ce qu'il avait laissé le malheureux... comment que vous dites ?..

GOTTON. Syndic... c'est une horreur ! mais cet homme a-t-il désigné l'individu ?

GODARD. Il paraît que c'était un petit.

GOTTON. Pas beau... j'ai dans l'idée que c'est le père Bardou et pour en être sûrs, il faut frapper à sa porte... Ohé ! maman Bardou.

Elles frappent.

MAD. BARDOU, à la fenêtre. Ah ! on frappe... c'est lui !..

GOTTON. Pas précisément.

MAD. BARDOU. L'avez-vous vu ?

GOTTON. Qui ?

MAD. BARDOU. Mon mari.

GOTTON. Est-ce qu'il est déjà sorti de la maison ?

MAD. BARDOU. Dites plutôt qu'il n'est pas rentré... nous l'avons attendu toute la nuit... faut qu'il lui soit arrivé quelque malheur, car il n'avait jamais découché, le cher homme.

GOTTON. Plus de doute, c'est lui qu'on a repêché !.. Ah ! ma foi... je l'ai lâché...

MAD. BARDOU. Repêché !.. qui !.. Bardou !.. attendez, je descends... je descends...

BEAUFORT, bas d'Épernay. La mort de Bardou est déjà la nouvelle de tout le quartier des halles... cela va bien...

Ils disparaissent.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, **MAD. BARDOU.**

MAD. BARDOU, en désordre. Bardou !.. qu'est-ce que vous dites ? mon mari ?

GOTTON. Voilà un homme qui l'a vu repêcher.

MAD. BARDOU. Repêcher!.. où?.. comment?

GOTTON. Sur le port aux Tuilcs.

MAD. BARDOU. Mort!..

GOTTON. Par ordre du cardinal.

MARIE. Parce qu'il était syndic.

MAD. BARDOU, prête à se trouver mal. Ah!

MARIE, la soutenant. Voilà qu'elle perd connaissance.

MAD. BARDOU, d'une voix entrecoupée par les sanglots. J'étais sûre que ça lui porterait malheur!.. mon pauvre mari!.. ah!.. ah!..
Elle pleure.

MARIE, d'Gotton. Vois-tu? t'es cause de ça, avec tes nouvelles!..

MAD. BARDOU. Veuve!.. je suis veuve, à présent!.. pour toujours!.. pour longtemps!.. Bardou!..

GOTTON, très émue. Chère dame!.. ça me fend le cœur...c'était votre premier?..

MAD. BARDOU. Hélas! oui... (*Sanglottant.*) Ah! ah!..

MARIE. Je sais ce que c'est.. j'ai été comme ça aussi... (*Plourant.*) Ah! ah!..

GOTTON. C'est singulier... je ne peux pas voir pleurer sans que.... (*Sanglottant aussi.*) Ah! ah!..

Elles pleurent toutes les trois... le charbonnier et un ou deux autres s'essuyent les yeux.

MAD. BARDOU. Je veux le revoir, l'embrasser!..

JOSEPH, à part, qui l'écoutait. Bon! la fille sera seule à la maison.

MAD. BARDOU, appelant. Marguerite! mon enfant!..

JOSEPH, à part. Ça ne fait plus mon compte. (*Se jetant dans le groupe où est madame Bardou.*) Hè! les autres! on se bat sur le port aux Tuiles...

TOUS. On se bat!..

JOSEPH. Sur le corps d'un syndic qu'on vient de retirer de l'eau.

MAD. BARDOU. Celui de mon mari! de mon pauvre mari.... (*Appelant.*) Marguerite! ma fille!..

JOSEPH, vivement. Qu'est-ce que vous allez faire? l'emmener? Vous voulez donc qu'il lui arrive aussi quelqu'accident dans cette bagarre?...

MAD. BARDOU. Vous avez raison.. il y a déjà assez de malheurs comme ça... Ah! mon Dieu, je perds la tête!.. je vais

me faire accompagner par ma domestique. (*Appelant.*) Gertrude ! Gertrude ! viens... ferme la porte et donne-moi la clef.

JOSEPH, *à part.* A merveille !..

MAD. BARDOU, *à Gertrude qui rentre.* La clef, Gertrude !.. mon pauvre mari !.. ah ! les scélérats !.. les assassins !... A bas les triste-à-pattes !.. à bas le Mazarin !.. vive la Fronde !. allons, Gertrude, crie avec moi ou je te retiens tes gages !..

Elles sortent toutes deux en criant.

SCENE V.

GOTTON, GODARD, MARIE, Hommes et Femmes de la halle, BEAUFORT, D'EPERNAY, JOSEPH, puis BOUGINET.

JOSEPH, *bas à d'Epervay.* La jeune fille n'a plus personne pour la garder ; je vais prévenir mon monde... vienne un moment favorable... elle est à nous.

D'EPERNAY, *bas.* Prends bien garde à ses cris.

JOSEPH, *bas.* Soyez tranquille, monseigneur, un bâillon et des liens pour qu'elle ne se débâte pas. (*Il sort par la ruelle.*)

GOTTON. Cette pauvre mère ! dans quel état elle est.

MARIE. C'est que ça crie vengeance, aussi.

BOUGINET, *paraissant tout à coup sous le costume de batelier et se tenant auprès de Beaufort qui se tient dans un coin à l'écart pour tout observer.* Ça va bien, monseigneur, mais il faut se hâter... il faut qu'on se soulève avant qu'un syndic reparaisse ; je vais commencer par pousser un peu ces braves gens-là.

BEAUFORT. Va, pendant ce temps, moi, je cours chez M. de Gondy... mes gentils hommes, mes officiers m'y attendent... nous reviendrons en armes... allons, une bonne émeute, ta fortune est faite.

D'EPERNAY, *à part.* Et ta future enlevée ! (*Beaufort s'éloigne.*)

SCENE VI.

Les Mêmes, *excepté* BEAUFORT.

BOUGINET, *allant se jeter au milieu d'un groupe.* Qu'est-ce qui veut se faire tuer ?..

GOTTON. Tiens ! c't'occasion.

BOUGINET. Il n'a qu'à aller au port aux Tuiles.

GOTTON. C'est Bouginet ; t'as donc changé d'état ?..

MARIE. Quelles nouvelles ?

BOUGINET. Que le cardinal est furieux; il a juré de mettre tout à feu et à sang.

GOTTON. Voyez-vous ça!

GODARD. Faut aller au Palais-Royal demander justice à la régente.

TOUS. Oui... Oui...

MARIE. Faut venger Bardou.

BOUGINET. Oui, vengeons mon oncle, mon malheureux oncle; allons au Palais-Royal, et crions tous, Bardou! Bardou!...

TOUS. Bardou!...

D'EPERNAY, d part. Bravo!..

SCENE VII.

Les Mêmes, **BARDOU** et **PATOCHE**.

BARDOU. Ma voilà! taisez-vous donc! me voilà!..

PATOCHE, enroué. Oui, nous voilà!..

TOUS. Bardou!

BOUGINET, d part en se cachant. Mon oncle!

D'EPERNAY, idem. Que le diable l'emporte!

BARDOU. Oui, moi, qui vous remercie bien sincèrement et vous prie de crier un peu moins fort, attendu que vous allez attirer de ce côté les gens qui me cherchent.

GOTTON. Tiens! c'est vous, monsieur Bardou, vous n'êtes donc pas noyé?

BARDOU. Dieu merci!.. je l'ai échappée belle... on devait venir m'arrêter cette nuit... on m'avait signalé... mon beau frère Patoche m'avait donné un asile... mais il est poltron comme un lièvre, mon beau frère, et il a refusé de me garder plus longtemps chez lui; alors comme j'étais inquiet de ma femme et de ma fille, je me suis décidé à revenir à la maison, quelque danger que j'y cours encore... C'est tout de même bien pusillanime de la part de mon beau-frère.

PATOCHE. Tiens, vous êtes charmant; il fallait peut-être m'exposer à me laisser pincer chez moi... à voir mon ménage livré à la brutalité du soldat!.. Opportune, ma femme, s'y attendait d'abord... depuis hier il ne passait pas un chat dans notre rue... j'en ai conclu que nous allions être attaqués.

GOTTON. Vous avez une drôle d'organe, M. Patoché.

PATOCHE. Pardine! il m'a fait passer la moitié de la nuit à la croisée... je sortais du lit, j'étais en mbitteur... j'ai attrapé

une intention de voix qu'est ignoble... avec ça que j'ai peur d'avoir quelque chose de gelé pour le restant de mes jours.

BARDOU. Laissez moi donc tranquille.

PATOCHE. Vous en parlez bien à votre aise... tant y a qu'en prenant des petites rues, des petits passages des petits détours, nous sommes arrivés sains et saufs jusqu'ici, non sans crainte d'être estropié à chaque instant.

GOTTON. Bah! vous avez aussi couru des dangers?

PATOCHE. Si j'en ai couru! il fait un verglas à ne pas se tenir debout.

GOTTON. Allons, nous voilà revenus du Palais-Royal.

MARIE. Pourtant...

GOTTON. Puisqu'il n'est pas mort, cet homme, on ne peut pas le venger.

BARDOU. Mes enfans, ne formez pas d'atroupemens devant ma maison... ne dites pas que vous m'avez vu, et laissez-moi rentrer au logis incognito. *(Il se dirige vers sa maison.)*

D'EPERNAY, à Bouginet Tout est perdu.

BOUGINET Attendez! je vais retenir mon oncle; vous, monsieur, pendant ce temps allez dire à M. de Beaufort d'arriver en toute hâte.

D'Epernay s'éloigne, Bouginet vient se placer devant Bardou qui va rentrer chez lui et lui saute au cou

BOUGINET. Ah! mon oncle, mon bon oncle, mon cher oncle! c'est bien vous!..

BARDOU. Hein!... qu'est-ce que c'est?

BOUGINET. Mon oncle que je croyais mort! mon cher oncle!

PATOCHE. L'apprenti apothicaire!

BARDOU. Tu m'étouffes! prends donc garde... à ça, veux-tu me laisser. *(Il se débarrasse.)*

BOUGINET. Mais quelle imprudence? comment avez-vous quitté la maison de M. Patoche?

BARDOU. Ce n'est pas moi qui l'ai quittée; il m'en a fait sortir.

BOUGINET, avec chaleur. Chasser mon oncle! le jeter dans la rue, exposé à tous les dangers!.. mais vous ne savez donc pas qu'il y va de sa vie? que si on l'aperçoit, il est perdu.

BARDOU. Alors laisse-moi donc rentrer.

BOUGINET. Que sa maison même n'est pas un asile... on l'a déjà fouillée... on le fera encore.

BARDOU. Vraiment?..

BOUGINET. O mon oncle! mon bon oncle, ou veut donc que vous périssiez... eh bien! nous mourrions ensemble...

PATOCHE. Et moi aussi ?

BOUGINET. Oui... je me ferai tuer à côté de vous... il vous reste des amis, encore... tout le monde ne nous a pas abandonnés...

TOUS. Non, non, non !...

BOUGINET. Et à ma voix ils se soulèveront... ils s'armeront... ils se feront tuer, hâcher pour vous.

TOUS. Oui, oui, oui !...

BARDOU. Hein ! qu'est-ce que tu dis ?

BOUGINET. Oui... oui... une mort glorieuse à côté de mon oncle, sur son corps ! A moi ! au secours ! aux armes !..

TOUS. Aux armes ! aux armes !...

BARDOU. Eh bien ! qu'est-ce qu'il fait ! Bouginet, veux-tu bien te taire ?

BOUGINET. Mes amis, ne quittez pas mon oncle ; ne le laissez pas rentrer chez lui !

BARDOU. mais faites-le donc taire, Patoche ?

PATOCHE. Je ne peux pas... j'ai la voix abîmée... dans un état pitoyable, quoi !

GOTTON. *d Bouginet.* Voyons ; qu'est-ce qu'il faut lui faire à cet homme ?

BOUGINET. Entourez-le !.. défendez-le !...

GODARD, *d Bardou en le secouant très fort.* N'ayez pas peur comme ça, bourgeois, on vous donnera un coup de main, s'il le faut... Il eu aura la jaunisse, le syndic !

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, D'EPERNAY.

D'EPERNAY, *bas d Bouginet.* Beaufort approche ; mais il faut décider le mouvement.

BOUGINET, *bas d Epernay.* Le guet n'est qu'à deux pas... il y a un poste à la pointe saint Eustache ; tâchez de retenir mon oncle... le tapage va recommencer... *(Il sort en courant.)*

BARDOU. Monsieur le comte d'Epernay ! Ah ! voilà un protecteur.

D'EPERNAY, *d Bardou.* J'arrive à temps, mon cher Bardou, pour vous sauver, peut-être... cachez-vous.. cherchez un asile.. votre maison va être envahie...

BARDOU. Qu'est-ce que vous dites, monsieur le comte ?

D'EPERNAY. On vous a vu vous diriger de ce côté... et je crains tout pour vous.

BARDOU. Vraiment!..

D'EPERNAY. Tous vos collègues sont morts.

BARDOU. Ah! mon Dieu!

D'EPERNAY. Votre tête est mise à prix.

BARDOU. Mais je n'ai rien fait.

D'EPERNAY. Vous êtes syndic.

BARDOU. Je donne ma démission.

D'EPERNAY. Trop tard.... ceux même qui vous ont prêté secours sont menacés.

PATOCHE. Là... voyez-vous... il m'a fourré dans tout ça ... avec ses syndics... un tas de forcenés... À bas les syndics!

BARDOU. Mais taisez-vous donc, Patoche.

D'EPERNAY. Je vous offrirais volontiers ma maison... mais votre quartier est cerné.... vous ne pouvez plus en sortir.... il ne vous reste d'espoir que dans le dévouement de vos amis.... votre cause est celle du peuple.

BARDOU. Certainement, aussi il ne m'abandonnera pas... (*Remontant.*) N'est-ce pas, mes amis, vous me défendrez!

GODARD, au fond. Qu'est-ce qu'il dit? on n'entend pas.

GOTTON, à Bardou, en le conduisant à une borne qui est près de sa maison. Monte là-dessus, mon fils, afin qu'on te voye parler.

TOUS. Oui, oui; le syndic sur la borne... sur la borne le syndic!... *On place Bardou sur la borne.*

PATOCHE. Bardou, vous allez vous blesser...

BARDOU, sur la borne. Mes amis...

TOUS. Silence!

BARDOU. Mes amis, je suis votre syndic... je me suis sacrifié pour vous.... car, enfin je n'avais pas du tout envie de cette place... preuve, c'est que si quelqu'un la veut... la voulez-vous, Patoche?...

PATOCHE. Non, non, merci.

BARDOU. Enfin, on va venir m'arrêter... m'égorger.... moi, votre syndic.... il paraît que le cardinal m'en veut à moi particulièrement.... je ne sais pas pourquoi.... et je vous demande aide et protection.... mes amis, songez que si je succombe, ça les mettra en train.. vous mourrez tous les uns après les autres.

TOUS. Il a raison.

GOTTON. Ohé! voilà les tristes-à-pattes!

TOUS. À bas les tristes-à-pattes!

BARDOU. On va me hacher! au secours!

D'EPERNAY, *à part*. Ah ! enfin !

PATOCHE. Bardou, descendez ?

BARDOU. Je le voudrais bien.

On le retient.

GOTTON. Non, non, on croirait qu'il a peur... restez là !

TOUS. Oui... oui... restez là !

BOUGINET, *avec un chapeau d'officier des cheveux légers, enveloppé d'un manteau, paraissant à côté du guet*. Soldats, dispersez cette populace !

GOTTON. Populace ! Eh ! dis donc, beau blond !

BARDOU. Gotton, ne les agace pas.

BOUGINET. Laissez agir la justice !... syndic, descendez ?

BARDOU. Je ne demande pas mieux.

GOTTON. Non, il ne descendra pas.

TOUS. Non... non...

On le retient.

BOUGINET. Soldats ! au nom du cardinal, arrêtez le syndic !..

GODARD. Du tout ; vous ne l'arrêterez pas.

TOUS. Non... non...

GOTTON. A bas les triste-à-pattes !

BOUGINET, *à part*. En avant, mon dernier moyen ! (*Il arme un pistolet.*) De la poudre, seulement... pour ne blesser personne. (*Haut.*) Le syndic refuse d'obéir !

BARDOU. Je ne peux pas... on me tient pas les jambes.

BOUGINET, *tire en l'air*.

BARDOU. Ah ! je suis mort ! *Il tombe sans connaissance.*

TOUS. Au meurtre !

Tout le monde se précipite sur le guet — Bouginet disparaît — Le guet se disperse.

SCENE IX.

Les mêmes, **BEAUFORT**, suivi de quelques gentilshommes.

BEAUFORT. Qu'est ceci ? Flamberge au vent, messieurs !

TOUS. Beaufort !!

GOTTON. Ah ! voilà mon filleul !... ça va marcher tout seul.

BEAUFORT. Un homme tué ! un syndic !

D'EPERNAY. Où est-il blessé ?

PATOCHE. Je n'en sais rien... Faut que la balle lui soit restée dans le corps... on ne peut la trouver nulle part.

BEAUFORT. Vengeance ! à bas le Mazarin.

TOUS. A bas le Mazarin !

GODARD. Oui... mais qui nous conduira ?

BEAUFORT. Moi... puisqu'on m'a nommé roi des halles.

GODARD. Et vous ne craignez pas de salir à côté de nous vos beaux habits et vos rubans de gentilhomme ?

BEAUFORT, arrachant ses rubans. Le gentilhomme a disparu.

GODARD. Vive Beaufort !!

BEAUFORT. Criez plutôt à bas le Mazarin !

TOUS. A bas le Mazarin !

D'EPERNAY. Les voilà lancés ! Marguerite va rester sans défense, et Joseph est à son poste.

BEAUFORT. Amis, du gentilhomme je n'ai gardé que l'épée. En avant !...

TOUS. A bas le Mazarin !

On s'arme avec les piquets des boutiques — On emporte Bardou. — Au moment où le cortège s'éloigne, Joseph paraît suivi de deux hommes, portant une lièrre dans laquelle est Marguerite. — Il sort de la ruelle et traverse le théâtre en faisant à d'Epernay un signe d'intelligence.

La toile tombe sur ce tableau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un appartement de l'hôtel d'Epernay. — Porte au fond et à droite. — La chambre est éclairée par des flambeaux. — A droite, une petite porte secrète.

SCENE I.

D'EPERNAY, JOSEPH.

D'Epernay entre par le fond ; il se débarrasse à la hâte de son manteau.

D'EPERNAY. Au diable les frondeurs et les Mazarins ! j'ai cru qu'ils me garderaient toute la nuit.

JOSEPH. Eh bien ! M. le comte ?

D'EPERNAY. Le mouvement est décidé et Mazarin sera renversé... mais laissons cela... La jeune fille...

JOSEPH. Est là... sous ma clef.

D'EPERNAY. C'est bien... ouvre cette porte et laisse nous.

Joseph ouvre une des portes latérales, Marguerite paraît, pâle, agitée ; elle sort vivement et ne s'arrête qu'à la vue d'Epernay — Joseph est sorti.

SCENE II.

MARGUERITE, D'EPERNAY.

MARGUERITE. Monsieur le comte d'Epernay !! oui... c'est bien lui ! ... J'étais chez vous, monsieur, c'est donc par votre ordre qu'on m'a enlevée de la maison de mon père ?

D'EPERNAY. Par le sien, plutôt ; je n'ai fait que suivre ses intentions... il s'attendait à une révolte... le quartier des halles.

devait en être le théâtre... et il a craint que dans le tumulte... :

MARGUERITE. Vous n'espérez pas me tromper par ce grossier mensonge, monsieur le comte? pour que je puisse vous croire, il n'aurait pas fallu m'arracher de force de ma chambre; me lier les mains afin qu'il me fût impossible de me défendre; me bâillonner pour que personne ne vint à mes cris... tout cela a été votre ouvrage, monsieur; mais puisque vous voilà enfin, je demande à sortir, à retourner dans ma famille, auprès de mon père... Hélas! il m'appelle maintenant... il se désespère... il me soupçonne, peut-être... oh! non, cette pensée ne lui est pas venue, je l'espère; je veux le revoir, le consoler, je veux être libre.

D'EPERNAY. Vous le serez bientôt; croyez-en ma promesse... mon intention ne fut jamais de vous déplaire, Marguerite... et si quelques-uns de mes gens ont manqué envers vous au respect qu'ils vous doivent; vous n'avez qu'un mot à dire, leur châtiement sera exemplaire.

MARGUERITE. Je ne me plains de personne, monsieur, que de l'auteur de la violence dont je suis victime.

D'EPERNAY. Vous l'excuserez peut-être, quand vous connaîtrez les motifs qui l'y ont poussé... lui qui donnerait sa vie pour vous éviter un chagrin, vous a causé le plus cruel de tous... et il le fallait... il s'y est vu condamner... sans cela, aurait-il pu jamais vous dire qu'il vous aime.

MARGUERITE. Monsieur...

D'EPERNAY. Oui... oui... je vous aime, Marguerite.... Qui vient là.

SCENE III.

Les mêmes, JOSEPH:

JOSEPH. M. le comte, le duc de Beaufort suit mes pas.

D'EPERNAY. Beaufort!

MARGUERITE. Ah! quelqu'un!... on m'entendra...

D'EPERNAY. Il fallait le retenir dans ma chambre.

JOSEPH. Impossible... vous savez qu'il ne se gêne pas chez vous., il n'attend pas qu'on l'annonce.

D'EPERNAY. Empêche le, du moins, de pénétrer jusqu'ici!

BEAUFORT, en dehors. D'Epernay! d'Epernay.

JOSEPH. Il est trop tard... je l'entends déjà dans la galerie...

D'EPERNAY. Marguerite, éloignez-vous?

MARGUERITE. Pourquoi?... je reste.

D'EPERNAY. Retirez-vous.... il y va de votre honneur!... Un pareil scandale est plus à craindre pour vous que pour moi.

MARGUERITE. Je n'ai rien à me reprocher.

D'EPERNAY. Joseph, entraîne-la de ce côté...

Il lui désigne la petite porte.

MARGUERITE, se débattant. Non... non... jamais...

D'EPERNAY. Vains efforts !... va !

Marguerite s'est accrochée à la jalousie qui est à la croisée. — La jalousie se détache et tombe. — On entend crier dans la rue.

PATOCHE. Ouf ! sauve qui peut ! fermez les boutiques.

D'EPERNAY. *referme vivement la porte.* Il était temps !

SCENE IV.

D'EPERNAY, BEAUFORT.

BEAUFORT. Il me semble que tu n'étais pas seul... où diable te caches-tu donc ?... il faut me quereller avec tes gens pour arriver jusqu'à toi.

D'EPERNAY. Pardon... si j'avais su...

BEAUFORT. C'est donc ici que tu te tiens, maintenant... dans la partie la plus reculée de ton hôtel ?

D'EPERNAY. Les rues sont bruyantes, cette nuit ; et j'étais bien aise de ne pas être distrait d'une affaire qui m'intéresse.

BEAUFORT. Une affaire ! devrait-il, dans un pareil moment, en exister d'autres pour toi que celles qui se passent sur la place publique ? Nous sommes maîtres de Paris.... La régente vient de se retirer à la hâte à Saint-Germain, emmenant avec elle le jeune roi et les courtisans les plus dévoués. Le départ a eu lieu sans bruit, il y a une heure... J'en ai transmis la nouvelle au parlement qui s'assemble cette nuit même.

D'EPERNAY. Que m'apprenez-vous ?

BEAUFORT. Le moins qui puisse résulter de cette séance sera un bel et bon arrêt, en forme qui mettra le Mazarin hors la loi... La glace est rompue.... C'est maintenant entre lui et nous une guerre à mort.... mais pour la soutenir avec avantage, nous ne saurions trop multiplier nos moyens de défense... La garde bourgeoise s'organise... les régimens du duc d'Elbeuf, du prince de Conti.... les compagnies de Vitry et de Noirmoutier s'avancent à notre secours.... je vais écrire à Brissac, à Lunéville... à Chavigny, d'amener tout ce qu'ils pourront réunir de troupes aux environs... toi, je te charge de lever dans Paris ce que tu trouveras d'hommes de guerre.

D'EPERNAY. Ce ne sera pas trop de ces renforts pour une entreprise aussi hardie ?

BEAUFORT. Oh ! je sais que nous jouons gros jeu ; moi, surtout... Si Mazarin l'emporte... il voudra peut-être imiter Richelieu et faire tomber quelques nobles têtes... je tiens peu à la vie et je la quitterais sans regret, si je ne conservais pas encore l'espoir de retrouver...

D'EPERNAY. Qui donc ?

BEAUFORT. Mais cela n'est pas possible... Depuis dix-sept ans je l'aurais revue... elle m'aurait écrit... si elle n'est plus, au lit de mort elle m'aurait recommandé son enfant... le mien...

D'EPERNAY... si du moins je pouvais compter qu'après ma mort tu continueras mes recherches... je ne sais quel secret pressentiment me dit que cet enfant existe... qu'il souffre...

D'EPERNAY. Allons !.. quelles pensées avez-vous là ?.. et dans quel moment.

BEAUFORT. Tu as raison.... voyons.... dis-moi ce que tu as fait depuis tantôt ?.. pourquoi m'as-tu quitté si vite ?

D'EPERNAY. Il le fallait pour aller soulever aussi le faubourg St-Marcel, au nom du syndic assassiné.

BEAUFORT. Le pauvre homme n'est revenu à lui que vers la porte St-Antoine, au moment où ceux qui le portaient, sur le point d'être chargés par les troupes du cardinal allaient le jeter dans un fossé... Sa résurrection a fait merveille... il a été reconduit en triomphe dans son quartier, comme un des héros de la journée, et probablement la bourgeoisie aura récompensé son courage par quelque dignité éclatante.... je voulais le présenter au parlement, car depuis qu'on le croit personnellement en butte à la haine du Mazarin, M. Bardou est un homme important, mais le gentilhomme que j'ai envoyé chez lui l'a trouvé dans le plus grand désordre, et Bardou n'a répondu à toutes les questions qui lui étaient adressées, que par des sanglots. Bouginet m'aurait mis au fait de ce qui se passe, mais je ne sais où est le poste qu'il commande.

SCÈNE V.

Les mêmes, JOSEPH.

JOSEPH, à d'Epervay. Pardon de vous interrompre, M. le comte, il y a là un bourgeois qui demande à vous parler sur-le-champ.

D'EPERNAY. A une pareille heure, je ne le puis.

JOSEPH. Il s'agit, dit-il, d'une affaire d'une grave conséquence qui ne souffre pas de retard.

BEAUFORT. Peut-être ce bourgeois a-t-il quelque chose d'important à te communiquer.

D'EPERNAY. Eh bien ! allons le recevoir.

BEAUFORT. Non, vas-y seul.... pendant ce temps j'écrirai quelques ordres qu'il me reste à donner.

D'EPERNAY, à part. On ne le tirera pas d'ici... (Haut.) Faites entrer. (A Beaufort.) vous permettez...

BEAUFORT. De grand cœur !..

Il se met à une table et écrit.

D'EPERNAY, à part. Que peut me vouloir cet homme ?

SCÈNE VI.

Les mêmes, BARDOU, dans le plus grand désordre.

D'EPERNAY. avec la plus vive surprise. Bardou !

BARDOU. C'est moi, monseigneur... moi, Bardou... je viens me jeter à vos pieds.

D'EPERNAY, *troublé.* Que me voulez-vous ? quel motif vous amène chez moi au milieu de la nuit ?

BARDOU. Voilà, monseigneur ; je vais vous le dire..... c'est que, voyez-vous... j'ai couru... et puis, les larmes... je ne peux pas parler...

D'EPERNAY, *d part.* Je tremble que sa fille .. ce Joseph aurait-il fermé la double porte. (*Haut.*) Enfin, M. Bardou, que vous faut-il !

BARDOU, *d'une voix entrecoupée de sanglots.* J'y suis, monseigneur... j'y suis... je... je viens vous redemander ma fille.

D'EPERNAY. Votre fille ?

BARDOU. Oui.... car je suis bien sûr que vous me la ferez rendre.

D'EPERNAY, *avec plus d'impatience.* Moi.... je ne sais ce que vous voulez dire.

BARDOU. C'est juste... vous ne le savez pas, monseigneur.... c'est qu'il me semble, à moi, que tout le monde doit le savoir... Marguerite.... mon enfant... on l'a enlevée en mon absence...

D'EPERNAY. Et vous venez la chercher chez moi ?

BARDOU. Chez vous ? non, M. comte, je n'ai pas dit ça... chez vous ? Et pourquoi y serait-elle ? Vous ne me voulez pas de mal... vous m'avez toujours témoigné de l'intérêt, au contraire.... ah ! ceux qui m'ont porté ce coup mortel ne sont pas bons comme vous, généreux comme vous... ceux-là avaient calculé le désespoir qu'ils allaient me causer... c'est un raffinement de vengeance, de cruauté, voyez-vous, monseigneur ; je me suis trouvé, je ne sais comment, à la tête d'un parti... on m'a prêté une grande influence, je ne sais pas pourquoi.... j'étais tranquille... je vendais mon drap... j'étais heureux... il s'est trouvé tout à coup que j'ai été le boutefeu d'une émeute... d'une révolution.... j'ai peut-être passé pour un imbécile.... on s'est peut-être moqué de moi, je n'en sais rien... tant y a que la cour m'a cru un personnage... elle a tenté de se défaire de moi... de me tuer... on aurait mieux fait... j'aurais moins souffert et ça n'aurait pas duré si long-temps.... enfin, n'ayant pu réussir, on veut me punir dans ce que j'ai de plus cher... oui, monseigneur, ils se sont dit : Il a une fille, il faut se venger sur cette pauvre enfant... et puis ça le tuera lui.... et en cela ils ne se sont pas trompés... car, j'en mourrai, voyez-vous.

BEAUFORT, *qui a cessé d'écrire et qui a écouté avec intérêt.* Malheureux père !

BARDOU. C'est qu'ils s'abusent... c'est-à-dire, ils ne s'abusent pas dans le mal qu'ils me font, mais sur le compte de l'enfant qu'ils en rendent victime... Qu'on la remette en liberté,

monseigneur; qu'on ne lui fasse pas de mal à cause de moi, écrivez le au Mazarin, faites le crier dans Paris : Marguerite n'est pas ma fille.

D'EPERNAY. Que dites-vous ?

BEAUFORT. Elle n'est pas votre fille ?

BARDOU. Eh ! non !... Voilà ce qu'ils ne savent pas... ça ne leur sert à rien de la persécuter, la pauvre enfant... C'est un aveu bien cruel, voyez-vous, parce que je l'aime, ma petite Marguerite; je l'aime comme si elle était à moi... mais il s'agit de sa liberté, de sa vie, peut-être... qu'on la rende à son père, s'il existe... à sa famille... si elle en a une... et que je meure... voilà tout ce que je demande.

BEAUFORT. Elle n'est pas votre fille ?

BARDOU. Non, monseigneur, voilà comment ça s'est passé.. J'étais un soir au coin de mon feu... il y a dix-huit ans, environ....

BEAUFORT. Dix-huit ans !

BARDOU. Oui, c'est ça... Il y aura dix-huit ans à la sainte Marguerite... on lui a donné ce nom-là, précisément à cause du jour... enfin... j'étais assis... je me chauffais avec Thérèse... Thérèse... c'était ma première femme... il était tard... nous entendons tout à coup, dans la rue, des plaintes... des gémissements... comme un enfant qui criait : je sors de la boutique et je trouve une pauvre petite créature qu'on avait placée par terre... auprès de la maison... je rentre, la tenant dans mes bras... ma femme la prend... ma première femme... et en la déshabillant pour la réchauffer auprès du feu... nous apercevons un papier qu'on avait suspendu à son col... sur ce papier il y avait écrit ces mots : Ayez pitié de cet enfant, il n'a plus de mère.. puis, attachée à ce papier, une lettre dont ma femme et moi ne pûmes jamais déchiffrer l'adresse... effacée par les larmes de la pauvre mère, sans doute.

BEAUFORT. Et cette femme...

BARDOU. Je me souviens de l'avoir vue comme une ombre qui avait de loin suivie tous mes mouvemens... au moment où j'étais rentré, elle avait descendu la rue St-Denis... je songeai qu'il n'y avait pas loin de la halle à la rivière... ma femme et moi, nous nous mîmes à genoux et nous dîmes ensemble une prière pour le repos de son âme... puis j'embrassai l'enfant... je l'adoptai... je l'ai élevée, monseigneur, je l'ai aimée, comme un père... ah ! pardon, monseigneur... voilà que ça me reprend... je ne peux plus continuer...

BEAUFORT. Mais ce papier... l'avez-vous gardé ?

BARDOU. Précieusement; je l'ai apporté à monseigneur... le voilà... *(Pleurant.)* Oh ! Marguerite, ma chère Marguerite...

BEAUFORT. Donnez ! *(Après l'avoir regardé.)* Son écriture !! *(Il brise le cachet.)* Et cette lettre... cette lettre est d'elle... et

elle m'était adressée... (*Lisant.*) « Ayez pour l'enfant la pitié que vous n'avez pas eue pour la mère. » Plus de doute... mon enfant!... c'est mon enfant!!

D'EPERNAY. Que dites-vous ?

BARDOU. Sa fille !

BEAUFORT. Oui... la mienne... la mienne!.. (*Serrant Bardou dans ses bras.*) Oh! merci!... merci, à vous qui me l'avez conservée!

D'EPERNAY. Ah!

BEAUFORT. Ma fille?.. entends-tu, d'Epernay? Ma fille... elle existe..... O mon Dieu, je pourrai donc réparer ma faute.... elle existe..... oh! comme je vais l'aimer..... mais tout mon amour, toute ma fortune lui feront-ils oublier mon abandon... Oh oui, n'est-ce pas mon ami?.. elle me pardonnera, elle m'aimera.... mais que dis-je... au moment où je parle.... on l'enlève à ma tendresse.... courons.... venez avec moi... faisons fermer les portes de la ville!... visiter toutes les maisons... venez! nous la retrouverons... et je n'oublierai pas qu'après Dieu c'est vous qui me l'avez rendue.

SCENE VII.

D'EPERNAY, *seul.*

« Sa fille! celle qu'il a tant cherchée!.. dont il m'a parlé si souvent!... à laquelle il serait heureux de donner tout ce qu'il possède!... ô fatalité! (*Il réfléchit.*) Que faire, à présent? Beaufort ne me pardonnera pas!... (*Frappé d'une idée.*) Il est un moyen, peut-être... Oui, c'est ma seule ressource... il faut qu'elle y consente... elle ignore tout... allons, rien n'est perdu!

SCENE VIII.

D'EPERNAY, MARGUERITE.

MARGUERITE. Encore seul, monsieur!.. je croyais que vous m'épargneriez la honte de vous entendre...

Elle fait un mouvement pour sortir.

D'EPERNAY. Ecoutez moi, Marguerite, je vous aime, vous le savez; j'ai combattu cet amour que rien n'a pu vaincre... devoir, raison, distance... je serais du moins parvenu à le cacher plus long-temps; mais on a voulu vous marier à un autre... j'ai tout oublié alors; j'ai tout bravé pour vous voir... fatal amour dont vous deviez être victime! on a livré votre nom à la malignité, à l'envie...

MARGUERITE. On ne me soupçonne pas, monsieur.

D'EPERNAY. Hélas! votre disparition est déjà connue... Quel témoignage répondra à la calomnie?

MARGUERITE, *avec force.* Celui de mon père, monsieur!

D'EPERNAY. C'est en son nom que je vous implore... je n'ai pas voulu flétrir sa vieillesse... et cependant le déshonneur va

l'atteindre.... vous ignorez ce que peut le mensonge, quand le hasard lui donne l'apparence de la vérité.... hélas ! je le savais, moi... et j'ai compromis votre réputation et la sienne... et pour mériter mon pardon, je viens vous offrir le nom de d'Epernay et le titre de comtesse.

MARGUERITE, *pleurant*. Vous ! monsieur ! vous, mon époux !

D'EPERNAY. Oui, Marguerite, ne me refusez pas, à moi qui vous ai perdue, le seul moyen qui me reste de réparer mon crime.... à votre père qui pleure sur vous, l'unique consolation que je lui ai laissée... Dans un instant, un prêtre sera ici... avant une heure, vous reverrez la maison paternelle, mais, du moins, vous la reverrez sans honte, au bras de votre mari, avec un titre que bien des femmes ambitionneraient... et dont aucune n'est plus digne que vous.

MARGUERITE. Que faire !.. mon Dieu ! que faire ?..

D'EPERNAY. Ce n'est plus à votre amour que je parle.... vous ne m'aimerez jamais, peut-être... mais du moins, j'aurai rempli mon devoir... si vous vous souvenez de ma faute, vous vous souviendrez de mon repentir... je vous aurai forcé à m'estimer... ce sera ma consolation... adieu, dans un instant vous me reverrez. (*A part, en sortant.*) J'ai réussi... ce mariage secret me conserve mes espérances et m'assure mon pardon de Beaufort.

Il sort par la petite porte secrète.

SCENE IX.

MARGUERITE *seule*.

Sa femme !... moi !... oui, il faudra ce mariage pour sauver mon honneur.... celui de mon père !... et pourtant je ne suis pas coupable ! Est-il donc vrai qu'on me soupçonne ?... qu'on m'accuse ?... ô mon Dieu !... Bouginet !... lui aussi, peut-être, a cessé de m'aimer !... que m'importe à présent ?... ne dois-je pas renoncer à lui !... l'oublier ! oh que je souffre ?

SCENE X.

MARGUERITE, **BOUGINET**, **PATOCHE**, **JOSEPH**,
domestiques, bourgeois armés.

JOSEPH, *en dehors*. Vous n'entrerez pas !

PATOCHE. C'est d'ici qu'on m'a jeté quelque chose... je te dis qu'il faut que nous visitons la maison... ah ! veux-tu bien nous laisser entrer. *Joseph entre poussé par Patoche et les autres.*

MARGUERITE. Mon oncle ! !

BOUGINET. Je suis chef de poste.... ces hommes sont venus se plaindre à moi...

MARGUERITE. Bouginet ! !

BOUGINET. Marguerite ! !

PATOCHE. Tiens !... la fille à Bardou !...

BOUGINET. Vous, ici, Marguerite ?

MARGUERITE. Mon père!.. donnez-moi des nouvelles de mon père ?

PATOCHE. Il ne va pas trop mal depuis qu'il est ressuscité.

BOUGINET, *immobile de surprise.* Marguerite ! !

Marguerite baisse les yeux sans répondre.

PATOCHE. Dans une maison aussi hostile!... d'où l'on a tiré sur la garde bourgeoise, dans laquelle je me suis enrôlé involontairement, c'est bien coupable... quand je dis qu'on a tiré... j'ai reçu quelque chose... voilà ce qu'il y a de sûr.

JOSEPH. Une jalousie qui s'est décrochée.

PATOCHE. Toute seule?... voyez-vous ça... ? et qui tombe si rudement sur une patrouille que le caporal a eu son casque enfoncé jusqu'ici... on ne peut plus le retirer... il restera comme ça... toute sa vie.

BOUGINET. Patoche, allez!... que l'on cherche mon oncle!... qu'il vienne à l'instant.

PATOCHE. Eh bien! est-ce que cette affaire va en rester là ?

BOUGINET. Allez, vous dis-je ?

PATOCHE. Il me semble qu'il serait convenable d'exterminer ce domestique !

BOUGINET, *d Joseph.* Laissez-nous !

PATOCHE. Tout bonnement comme ça ?.. si vous croyez que vous donnez le goût des patrouilles !..

Il sort avec les autres hommes d'armes.

JOSEPH, *à part, en sortant.* Comment prévenir le comte ?

SCENE XI.

MARGUERITE, BOUGINET.

BOUGINET. Vous, ici, Marguerite!... vous!.. au milieu de la nuit... chez un grand seigneur?... mais justifiez-vous donc?... dites-moi donc ce qui vous y a amenée?... répondez-moi...

MARGUERITE. Mon Dieu!... je n'ose vous parler... vous ne me croirez pas... oh! je suis bien malheureuse, allez !

BOUGINET. Je me rappelle, en effet.. le comte venait souvent chez mon oncle... tous les jours... et je ne l'aimais pas, moi, le comte... (*Pleurant.*) Oh! Marguerite, est-ce donc pour le voir rougir que j'ai envoyé chercher votre père ?

MARGUERITE. Lui, aussi!... il me soupçonne!... déshonorée à ses yeux !

BOUGINET. Il est devenu amoureux de vous... ce grand seigneur, ça ne m'étonne pas... qu'est-ce qui peut vous voir sans en perdre la tête? mais vous, Marguerite, me tromper... tromper tout le monde!... pour devenir la maîtresse...

MARGUERITE. Arrêtez!.. si je n'échappe pas aux reproches... j'échappe du moins à la honte... et ce que vous seriez en droit de dire à Marguerite coupable et séduite, vous l'épargneriez à la comtesse d'Épernay.

BOUGINET. Vous!.. sa femme!.. vous!.. (*Il reste atterré.*) Mais vous l'aimiez donc?... et alors, pourquoi m'avoir laissé croire... (*Pleurant.*) Oh! c'est affreux!.. Voyez-vous, Marguerite, ça vous portera malheur... Qu'est-ce qu'il a fait pour vous mériter, ce monsieur le comte?... ce grand seigneur a-t-il comme moi, remué tout Paris pendant douze heures? A-t-il vingt fois risqué sa vie?... A-t-il manqué tuer son oncle? Eh bien! j'ai fait tout cela... et pour vous... rien que pour vous... ah! c'est que je vous aimais, moi!..

MARGUERITE. Et cependant, en me trouvant ici, vous ne m'avez plus jugée digne de votre amour; et vous m'auriez répandu par l'abandon et le mépris!

BOUGINET. Est-ce que j'ai dit ça? Est-ce qu'on n'aurait pas pu vous emmener de force dans cet hôtel?... vous enlever?... à celui qui vous aurait accusée, j'aurais dit : Vous avez menti... Marguerite est restée honnête et pure dans le brillant hôtel d'Épernay, comme dans la boutique de son père.

MARGUERITE. Vous auriez dit cela ?

BOUGINET. Je l'aurais crié dans tout Paris.

MARGUERITE. Sur votre honneur, vous me croyez toujours digne de mon père, de vous ?

BOUGINET. Oui, je le crois, sur mon honneur, sur ma tête, sur mon salut.

MARGUERITE. Et si je vous tendais cette main, vous la prendriez encore ?...

BOUGINET. Tout de suite.

MARGUERITE, *lui sautant au cou, avec un cri de joie.* Ah! vous me rendez la vie... non, mon ami, non, non, je ne suis pas coupable... non, je ne suis pas venue volontairement ici... si je consentais à porter un nom qui m'est odieux, c'est qu'on me disait que vous ne m'aimeriez plus.. que mon père serait déshonoré... Mais, à présent que vous m'aimerez toujours, je redeviens heureuse... et je vous demande de me délivrer de cet homme, que je hais autant que je le méprise.

BOUGINET. Marguerite!... ô mon Dieu!... vous voulez donc me faire mourir de joie!... Ah! vous n'aimez pas cet homme!.. ah! vous voulez qu'on vous en délivre... ah! soyez tranquille, cela sera fait... et tout de suite... J'ai mis la bonne ville de Paris sans dessus dessous depuis hier... il faut bien que ça me rapporte quelque chose... On monte...

BARDOU, *en dehors.* Marguerite!... Marguerite!...

MARGUERITE. Mon père !

BOUGINET. C'est votre père... me voilà tranquille... sans adieu, Marguerite, à présent que vous m'aimez toujours, je jure que je serai votre mari ; je ferai pour ça, s'il le faut, une seconde révolution... ne vous inquiétez pas, j'en ai la recette.

Il sort en courant.

SCENE XII.

MARGUERITE, seule. Mon Dieu ! mon Dieu ! je te remercie, je ne serai pas comtesse d'Épernay !

SCENE XIII.

MARGUERITE, BARDOU, BEAUFORT, PATOCHE.

PATOCHE. Par ici ! par ici !

BARDOU, entrant. Où est-elle ? où est-elle ?

MARGUERITE, courant à lui. Dans vos bras, mon père.

BARDOU, l'embrassant. Ma petite Marguerite !

MARGUERITE. Ah !... je vous suis toujours chère, n'est-ce pas ?..

BEAUFORT, d part, M'aimera-t-elle autant, moi ?

BARDOU, cherchant à retenir ses sanglots. Ne fais pas attention, mon enfant... je pleure... mais je suis heureux... bien heureux de te revoir.

MARGUERITE. Qu'avez-vous, mon père ? pourquoi vous détournez-vous de moi ?.. ah ! la violence seule a pu nous séparer... je suis toujours digne de vous... je le jure.

BARDOU. Je n'en doute pas, mon enfant, mais vois-tu, il se mêle une grande peine à ma joie. (*A part*) La perdre au moment où je la retrouve ? (*Haut*) Ecoute, Marguerite, j'avais là un secret que je croyais pouvoir garder toujours... et maintenant, il ne m'est plus permis de le taire !... tiens... lis... puisqu'il le faut... (*Beaufort donne la lettre à Bardou, qui la remet à Marguerite*) Ton sort va changer... tu vas être riche... grande dame... oui... oui... ce qui me console et ce qui me donne du courage... c'est que je serai seul malheureux.

MARGUERITE. Vous, mon père ?

BEAUFORT. Lisez ?

BARDOU. Oui... lis, mon enfant ?

BEAUFORT, bas, en lui serrant la main. Mon ami !

BARDOU, bas. Faut me pardonner, monsieur le duc ; mais, voyez-vous, ce que je fais là est au-dessus de mes forces.

MARGUERITE. Que signifie ?... (*Lisant.*) Ciel ! qu'ai-je lu ?... cet enfant... c'est moi... je ne suis pas votre fille !..

PATOCHE. Bah!...

MARGUERITE. Ma mère... ma pauvre mère... trahie... abandonnée... malheureuse aussi... et morte, sans doute!...

BEAUFORT. Du haut des cieux, elle vous regarde.... et votre bonheur la consolera... car votre père existe.... il est puissant, riche, et va vous assurer le sort le plus brillant... Votre père...

MARGUERITE, *courant à Bardou.* Mon père!... le voilà!

BARDOU. Comment!

MARGUERITE. Je n'en veux pas d'autre.

BEAUFORT. Mais cette lettre...

MARGUERITE. Cette lettre n'existe plus pour moi. (*La déchirant.*) Elle n'existe plus pour personne.

BARDOU. Que fais-tu? ma fille?

MARGUERITE. Oui... votre fille, toujours... Qu'a-t-il fait pour moi, ce père qu'on veut que j'aime à présent? il m'a abandonnée... je serais morte de faim et de misère, si vous ne m'aviez pas recueillie, élevée, chérie comme votre enfant... et j'oublierais tout cela... je vous quitterais!.. oh! ne pleurez plus.. Marguerite ne se séparera jamais de vous, elle préfère votre amour aux titres, aux honneurs, à la fortune.

BARDOU, *regardant le duc.* Assez!... Tais-toi... Tais-toi...

BEAUFORT, *bas.* Non.... elle a raison.... le Ciel est juste.... j'expie ma faute.... vous seul, en effet, avez droit à sa tendresse... ne lui révélons rien.... laissons la vivre heureuse.... je l'aimerai autant que vous... mais en secret... et du moins je n'aurai pas à rougir devant elle.

BARDOU, *bas.* Comment, monseigneur, vous voulez...

BEAUFORT, *bas.* Que vous embrassiez votre fille; car vous méritez plus que moi de lui donner ce nom.

BARDOU, *bas.* Ah! monseigneur...

MARGUERITE. Mon père, est-ce que vous me repoussez? est-ce que vous ne voulez plus de moi?

BARDOU. Si, mon enfant... je te garde pour toujours... puisque monseigneur le permet... il sait le secret de ta naissance... et il consent à se taire... oh! aime le bien, Marguerite!

MARGUERITE. Puis-je ne pas chérir celui qui me conserve mon père.

BARDOU, *faisant passer Marguerite.* Allons! embrassez-là, monseigneur!

BEAUFORT, *l'embrassant.* Mon enfant!

BARDOU. Là... bien... comme ça... toujours entre nous deux....

BEAUFORT. Oui, toujours.

PATOCHE. Je n'y comprends rien du tout.

Bruit au dehors.

SCENE XIV.

Les mêmes, **GOTTON**, **BOUGINET**, **MAD. BARDOU**, Dames de la halle et peuple.

GOTTON. La maison est à nous... qu'on illumine partout !...

PATOCHE. Qu'est-ce que c'est que ça ? Fermez les boutiques !

MAD. BARDOU, *courant à Marguerite.* Mon enfant !

BARDOU, *au duc.* Ne faites pas attention, monseigneur, c'est ma femme !... ma seconde femme.

BOUGINET. Et votre fils !... (*à Marguerite.*) Je vous disais bien que je réussirais... mon oncle, je viens vous demander solennellement la main de Marguerite.

BEAUFORT et BARDOU. De Marguerite ?

BOUGINET. Oh ! vous n'avez plus à me dire, maintenant, que je n'ai pas d'état... pas d'avenir... le peuple m'a nommé à l'unanimité prévôt des halles... c'est une place qu'on a créée pour moi... Dans des temps comme ceux-ci, il y a assez de gens qui font leurs affaires... j'ai pensé aux miennes. Une révolution... c'est comme la rivière... ça coule pour tout le monde.

GOTTON. Et ce n'est pas tout que l'emploi... (*A Bardou.*) S'il vous faut des écus... les dames de la halle se chargent de la dot.. fixe la somme... et tu l'auras, mon homme.

BARDOU, *à Bouginet.* Mon ami, certainement après ce que tu as fait, je ne demanderais pas mieux... Avec ça que Marguerite t'aime... mais, à présent, vois-tu...

MAD. BARDOU. Vous ne voulez pas ?...

BOUGINET. Vous me refusez ?

BARDOU. Non... je ne dis pas ça... mais je ne sais si..

BEAUFORT. Et moi qui veux aussi le bonheur de ces enfans, je donne à la future cent mille livres pour présent de noces.

TOUS. Cent mille livres !

BEAUFORT. Et je nomme Bouginet mon premier secrétaire.

BOUGINET, *lui baisant la main.* Ah ! monseigneur.

BARDOU, *bas au duc.* C'est trop.

BEAUFORT, *bas.* Laissez-moi donc aussi remplir mes devoirs de père.

BARDOU, *bas.* C'est juste... (*Haut.*) A mon tour, moi Bardou, premier drapier des halles, je donne à Marguerite la moitié de ce que je possède, tout de suite, et le reste après moi.

MAD. BARDOU. Et après moi.

PATOCHE, venant prendre la main de *Bouginet*. Et j'y ajoute ; jeune homme, mon inaltérable amitié. J'irai dîner chez vous toutes les fois que je ne dînerai pas chez mon beau-frère.

BOUGINET. Riche!... et le mari de *Marguerite*! oh! monseigneur! ma femme!... mon oncle! ma tante! *Patoche*! mes amis!... je voudrais pouvoir vous embrasser tous à la fois?

MAD. BARDOU. Puisque le mariage est résolu... pourquoi ne pas le célébrer tout de suite?

BOUGINET. Au fait, pourquoi pas? (*A part.*) elle a toujours de bonnes idées, ma tante.

MARGUERITE, souriant. Justement, *M. le comte d'Epernay* est allé chercher un prêtre.

BOUGINET. C'est une attention.

BEAUFORT, bas à *Bardou*. Ah! *Bardou*! que je suis heureux!

BARDOU, bas. Il n'a pas dépendu de moi...

BEAUFORT, bas. Chut! nous serons deux pour l'aimer.

FIN.